IMAGES

LA CHINE MEURTRIE
(Voir notre article en page 5)

30 mills

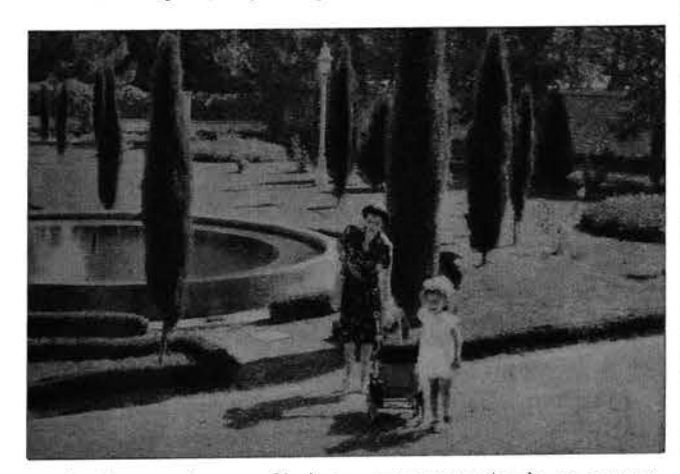
L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

No. 846 — LE CAIRE (EGYPTE) 25 NOVEMBRE 1945



ANNIVERSAIRE PRINCIER

Il y a quelques jours, le palais impérial d'Iran fêtait le cinquième anniversaire de S.A.I. la Princesse Shahnaz, fille de l'Empereur d'Iran et de l'Impératrice Fawzia. La jeune princesse habite un petit palais spécialement aménagé pour elle et sa gouvernante suisse qui lui enseigne l'anglais et le français, en dehors des leçons d'iranien qui lui sont données par un professeur. Extrêmement vive, intelligente et fine, la jeune princesse passe ses moments de loisir avec son jeune cousin Chahram, fils de la princesse Achraf El Moulouk, sœur de l'Empereur. Ci-dessus : Sur les genoux de son père, la jeune princesse assiste à un spectacle.



La jeune princesse Shahnaz, accompagnée de sa gouvernante, va tous les matins rendre visite à S.M. l'Empereur.

Comme toutes les fillettes de son âge, la princesse Shahnaz a une prédilection pour les chevaux de bois.

LA REINE ELISABETH RENCONTRE LE MIKADO !

On a pu assister à cette scène curieuse et pittoresque à la fête donnée par le St. Mary's Hospital de Londres. L'opérette « Le Mikado » figurait au programme, et pendant l'entr'acte, S.M. la Reine Elisabeth s'était rendue dans les coulisses pour féliciter les acteurs de leur jeu. C'est A. Rygate qui tenait le rôle du Mikado



L'actualité politique

TROUBLES EN IRAN

Jadis, les marins entreprenants partaient vers les côtes lointaines à la recherche de l'or, des épices, des brocarts et de l'ivoire. C'était l'époque heureuse où un coffre bien garni et un commerce rémunérateur faisaient le bonheur des princes, sinon celui de leurs sujets.

Puis vint l'ère du coton, du caoutchouc et par-dessus tout du pétrole — les conquérants firent place aux techniciens et aux diplomates, les forces militaires des Etats, et non plus des mercenaires engagés à prix d'or, soutenaient toujours les nouveaux « Comptoirs », qu'ils s'agisse de sociétés concessionnaires ou d'autres organismes, chargés de drainer vers les puissances privilégiées les richesses de l'univers.

La diplomatie au service de l'impérialisme économique, les forces de l'Etat protégeant les grands intérêts privés à l'étranger, tel fut le système pratiqué avec succès par les pays d'Europe occidentale depuis le début de ce siècle. Par leur réussite, de telles méthodes ont fini par séduire les grands magnats du pétrole d'outre-Atlantique. Pourquoi s'étonner si la Russie décide de suivre l'exemple de ses alliés occidentaux ? Elle aura, elle aussi, sa politique pétrolière, et cette fois l'Etat ne se mettra pas au service des sociétés, puisqu'il exploitera lui-même les gisements dont il obtiendra la concession à l'étranger.

Des esprits encore clairs trouveront une certaine contradiction entre cette nouvelle tendance de l'U.R.S.S. et le droit des peuples à l'indépendance qu'elle a proclamé à San-Francisco. Mais là ne réside pas la seule contradiction de notre temps. Les Travaillistes et les Démocrates américains ont été aussi généreux dans leurs promesses. Ils n'hésitent pas, malgré cela, à suivre les plans d'impérialisme économique, dictés par leur condition de grande puissance. Les Socialistes français mettront le même zèle à défendre l'Empire, mûs autant par l'exemple des autres que par la conviction que, sans colonies, un peuple ne saurait accéder au rang de grande puissance.

Un des grands objectifs de cette nouvelle forme de l'impérialisme est le contrôle des sources des principales matières premières et la mainmise sur le pétrole.

Aussi, tant que ce produit n'aura pas été supplanté par un meilleur carburant synthétique ou par l'énergie atomique, tous les pays du Proche-Orient souffriront de malaises, dont la cause initiale sera le pétrole. Pays producteurs, tels que l'Irak, l'Arabie Séoudite, Bahrein, pays des pipe-lines et des raffineries, tels que la Transjordanie, la Palestine, la Syrie et le Liban, tous ont le mal du pétrole et ne pourront pas s'en défaire facilement.

L'Iran, qui possède des quantités considérables du précieux liquide, a manifesté cette semaine des symptômes aigus de cette maladie du siècle.

O

Pour le malheur de l'Iran, les rivalités dont il est l'objet proviennent également d'une autre source ; sa position géographique dans les zones de sécurité britannique et soviétique.

Occupant entre la mer Caspienne et le golfe Persique une position similaire à celle de l'Egypte entre la Méditerranée et la mer Rouge, placé par ailleurs comme l'Egypte au carrefour des chemins entre l'Orient et l'Occident, l'Iran a dû lui aussi surmonter un grand nombre d'obstacles qui barraient sa route vers l'indépendance. Mais à la différence de l'Egypte, l'indépendance iranienne a été tantôt facilitée, tantôt mise en danger par la rivalité ou l'accord de deux puissances ayant des intérêts majeurs à sauvegarder.

La Grande-Bretagne tient à éviter toute ingérence étrangère dans ce pays, ce qui lui permettra de sauvegarder ses intérêts dans le golfe Persique, de maintenir ses routes terrestres et aériennes entre l'Irak et les Indes, et de prémunir contre toute infiltration « dangereuse » les pays du Proche-Orient auxquels la rattachent des traités d'amitié et d'alliance.

La Russie, de son côté, désire assurer la protection de ses frontières méridionales, avoir à la porte du Caucase un pays ami et maintenir à travers l'Iran une voie d'accès au golfe Persique. La dernière guerre a confirmé aux Russes et aux Alliés que cette voie d'accès est vitale pour le ravitaillement de l'U.R.S.S.

Quant aux Etats-Unis, ils se sont toujours contentés d'un rôle d'observateurs. Avec la nouvelle politique américaine qui commence à se dessiner, une intervention directe dans le conflit diplomatique iranien pourrait être enregistrée. Les Etats-Unis veulent désormais prendre leurs responsabilités et expérimenter une politique de présence.

Et l'Iran, direz-vous, que veut l'Iran ? Ce pays insiste pour l'évacuation des troupes étrangères se trouvant sur son territoire. Il craint un accord anglo-russe qui pourrait signifier la limitation de son indépendance. Une telle entente avait été réalisée aux dépens de l'Iran en 1907. Le pays, quoique indépendant, fut divisé en trois zones dont l'une était réservée à l'influence britannique et l'autre à l'influence russe ; entre les deux, une troisième zone servait de tampon entre les Britanniques et les Russes. Ce danger est exclu de nos jours, mais le problème reste posé.

La seule issue logique est l'indépendance complète de l'Iran, acceptée et en quelque sorte garantie par les trois grandes puissances, et des accords librement négociés sur les concessions pétrolières. C'est la solution qui fut admise à la Conférence de Téhéran et confirmée à Potsdam. Les Trois Grands promirent de retirer leurs troupes d'Iran dans les six mois qui suivront la fin des hostilités.

Cependant, seuls les Américains et les Britanniques semblent réellement disposés à se retirer d'Iran. Les Russes, qui doivent rattraper le terrain perdu depuis 1917, n'accepteront l'évacuation que si leurs demandes sont satisfaites.

Avec cet objectif en vue, ils se sont ménagé d'excellents atouts pendant la guerre, en travaillant intensivement les provinces qu'ils occupent depuis 1941 dans le nord du pays. Leur influence y est très forte et le succès de leur système — ou peut-être faut-il dire de leur propagande — est reconnu par les Anglo-Américains eux-mêmes. On a vu cette semaine comment de tels atouts peuvent intervenir utilement dans le jeu.

O

A l'Iran, ami de l'Egypte et affrontant des problèmes similaires aux siens, nous ne pouvons que souhaiter de traverser sans danger cette phase critique de sa vie nationale.

Ses dirigeants auront la délicate mission de veiller sur ses destinées, tout en assurant son avenir. Ils n'y parviendront qu'en s'en tenant aux principes du droit international et en adoptant une attitude amicale à l'égard des trois grandes puissances. Leur politique pétrolière ne doit pas favoriser l'une d'elles au détriment des autres. S'ils parviennent à abolir le système des concessions et à exploiter eux-mêmes leurs propres gisements, ils se seront libérés d'une grave hypothèque qui grève leur indépendance. A défaut d'une telle solution, ils devraient accorder des concessions d'une importance égale à chacune des trois puissances, pour des périodes limitées, afin de retrouver leur liberté d'action dans le plus bref délai possible.

Le transit des marchandises entre l'U.R.S.S. et le golfe Persique ne saurait être refusé et la création d'un port franc à Bandar-Shahpour ou ailleurs pourrait être aussi profitable à l'Iran qu'à l'U.R.S.S.

Dans le domaine des communications aériennes, du commerce, des finances et de la politique, l'Iran continuera à s'inspirer de ses principes traditionnels qui placent l'intérêt du pays avant tout, sans tolérer une hostilité quelconque à l'égard de ses voisins du nord ou de l'est.

J. A.

NOTRE COUVERTURE

LA CHINE MEURTRIE

Après l'agression japonaise, voici que la Chine est encore le théâtre de combats violents dus à un mouvement séparatiste qui s'est développé cette semaine en Mongolie intérieure. Le long de la Grande Muraille, l'armée gouvernementale de Tchang-Kaï-Chek est aux prises avec les troupes communistes. Cette femme éprouvée, tenant dans les bras son enfant chétif, est bien l'image de la Chine meurtrie.

(Voir notre article en page 5)

France Été 45

Le professeur Bernard Guyon, nouveau titulaire de la chaire de littérature française à l'Université égyptienne, a bien voulu écrire pour « Images » ce qu'il pense du présent et de l'avenir de la France.

Depuis trois mois que j'ai mis le pied sur l'antique terre d'Egypte, je n'ai rencontré personne qui ne m'ait aussitôt ardemment questionné sur ce qui se passait en France, sur ce que je pensais du présent et de l'avenir de mon pays. Ces questions — dois-je le dire ? — m'ont profondément ému. Jamais je n'avais senti à un tel point la vérité de la fameuse image qui fait de la France un être humain, une personne. Dans ces regards qui m'interrogent, je lis une sympathie si fraternelle, une inquiétude si désireuse d'être apaisée, un tel amour en un mot, que je me sens profondément bouleversé.

Mais mon émotion et ma joie se doublent d'un grand embarras. Comment vais-je répondre ? Me voici sur un sol étranger. Si cordial que soit l'accueil qui m'y est fait, je ne puis oublier cependant que ce ne sont plus des oreilles françaises qui m'écoutent, des yeux français qui me lisent. Vais-je dire tout ce que je sais ? Vais-je étaler au grand jour les faiblesses de la France, ma mère ? Mon embarras est d'autant plus grand que je suis professeur. Ma fonction même est de dire la vérité. Quiconque a le sens des réalités spirituelles ne peut pas ne pas avoir horreur de la propagande, de tout ce qui ressemble à une compromission de l'esprit. Mais il y a plus, il ne suffit pas de vouloir dire la vérité pour la dire vraiment. Encore faut-il la voir, et, l'ayant vue, l'exprimer de manière à ne pas la déformer. Une idée sur laquelle j'insiste, un fait que je mets trop brutalement en lumière, et voilà le tableau faussé !

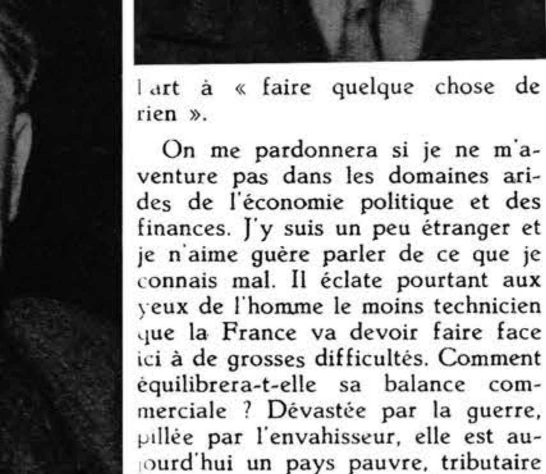
Il faut pourtant répondre. L'impatience de nos amis est là qui me presse. J'essayerai donc de la satisfaire. Les quelques lignes que je viens d'écrire diront assez dans quel esprit je le ferai.

●

Parlons d'abord des questions matérielles. C'est ce qui est le plus facile et le plus pittoresque. Une formule résume la situation : *on remonte la pente*. L'année 1944-1945 aura été une des plus dures de la sinistre période de la guerre. D'autant plus dure que les Français avaient beaucoup espéré de la libération. Lorsque, aux beaux jours de juin 44, les troupes alliées avançaient dans les campagnes normandes, quels beaux rêves nous avons fait ! On voyait déjà déferler sacs de café et tonnes de sucre, quartiers de bœuf argentins, moutons d'Australie, coton d'Egypte, savons d'Afrique... Hélas ! il fallut bientôt déchanter. Sans doute, nous avons bien eu quelques « amuse-gueule » : quelques bâtons de chocolat américain, quelques boîtes de conserve de viande, des paquets de « Camel » et de « Lucky Strike » qui, d'abord donnés gentiment, devinrent bien vite un des plus agréables produits du marché noir... Mais, pour l'essentiel, rien n'était changé ; au contraire. Les Allemands n'étaient plus là pour réquisitionner, mais ils avaient volé, pillé, détruit. La guerre, cette guerre moderne, effroyablement dévastatrice, avait ravagé certaines régions comme l'Alsace et la Normandie. A cette production diminuée joignez une distribution rendue très difficile par suite de la crise des transports. Au mois de septembre 1944, l'arrêt de la circulation sur les voies ferrées était à peu près total. Résultat : les Français affamés depuis quatre ans firent énergiquement un tour de plus à leur ceinture et continuèrent avec le sourire à danser devant le buffet vide. N'exagérons rien. On avait du pain en quantité suffisante, et des pommes de terre, mais pas de viande, peu de légumes, pas d'œufs, des matières grasses en très petite quantité. La privation la plus grave fut celle du feu. Dans les grandes villes, à Paris en particulier les souffrances causées par le froid furent vraiment très vives. On se réveillait le matin avec du givre sur ses fenêtres ; grâce à la petite provision de combustible conservée par prudence ou obtenue à prix d'or au marché noir, on réussissait à faire monter le thermomètre jusqu'à 10 ou 12 degrés. On vivait entassés dans une seule pièce : parents, enfants, domestiques, amis en visite. C'était un spectacle pittoresque et, ma foi, chacun y mettant du sien, on arrivait à supporter l'épreuve en souriant. Mais ce fut dur et on respira lorsqu'un printemps précoce vint enfin nous délivrer... C'est à partir de ce moment que l'on remonta la pente. La guerre s'achevait. Les compagnies de chemins de fer avaient fait des tours de force et rétabli la plus grande partie des lignes. Les ponts avaient été refaits ; des camions et des locomotives arrivaient d'Amérique, et l'on voyait débarquer dans les ports rouverts au trafic les « nourritures terrestres » si impatiemment attendues. Partout la vie reprenait lentement. A la fin de l'été, le pain a été mis en vente libre, les rations de matière grasse augmentées et régulièrement servies ; un peu de charbon était entré dans les caves. On espérait des distributions plus fréquentes de viande et quelques mètres de cotonnade ou de lainage pour reconstituer les garde-robes de 1939 usées jusqu'à la corde. En somme, du côté matériel, on peut envisager l'avenir avec confiance. Certes, lorsqu'on compare les conditions de vie en Egypte avec celles que connaît encore la France on est saisi par la différence ; mais la guerre nous a appris que les besoins du corps humain sont prodigieusement extensibles et répressibles. Entre l'extrême abondance et la sous-alimentation dangereuse, il y a une échelle très large. Un peu d'ascétisme n'est pas mauvais, et la France restera la « douce France » même si elle ne redevient pas la patrie des gastronomes. On y conserve, d'ailleurs, le souci de la qualité. Ce fut un grand sujet d'étonnement et d'admiration, pour ceux qui arrivèrent en France au lendemain de la libération, de voir quelles délicates choses on leur offrait dans les foyers les plus simples, sur les tables d'auberge les plus pauvres. Dans cet humble domaine, les ménagères françaises ont manifesté qu'elles étaient les héritières de Racine qui mettait le comble de l'art à « faire quelque chose de rien ».



Maurice Schumann, leader du M.R.P.



Léon Blum, leader socialiste.



Maurice Thorez, leader communiste.

On me pardonnera si je ne m'aventure pas dans les domaines arides de l'économie politique et des finances. J'y suis un peu étranger et je n'aime guère parler de ce que je connais mal. Il éclate pourtant aux yeux de l'homme le moins technicien que la France va devoir faire face ici à de grosses difficultés. Comment équilibrera-t-elle sa balance commerciale ? Dévastée par la guerre, pillée par l'envahisseur, elle est aujourd'hui un pays pauvre, tributaire de l'étranger pour un nombre considérable de matières et de produits nécessaires. Comment les paiera-t-elle ? Son industrie stagnante pendant des années, son agriculture très en retard dans de nombreuses régions et mal équipée la placent dans une situation peu confortable dans la grande lutte économique qui va s'engager entre les nations au lendemain de la guerre. La main-d'œuvre est rare. Partout on manque d'hommes : manque de cadres, manque de techniciens, manque de manœuvres. L'appauvrissement en hommes est peut-être l'une des conséquences les plus douloureuses de ces six années. Certes, nous n'avons pas eu à déplorer, comme en 1914, 1.600.000 morts ; mais d'abord ces morts illustres continuent à faire sentir leur absence par les enfants qu'ils n'ont pas mis au monde. Perte de substance irréparable ! Et puis, cette guerre-ci, pour n'avoir compté



Le général de Gaulle

de périodes vraiment actives qu'à ses deux extrémités, n'en a pas moins été très meurtrière. A côté des soldats tombés au champ d'honneur, il faut compter les victimes civiles des bombardements ; et quel déchet parmi les 3 millions de prisonniers et de déportés ! Chez ces derniers surtout, la faim et les tortures ont fait de terribles ravages. Parmi ceux qui reviennent, combien ne seront jamais plus pour le pays une force de vie, une espérance d'avenir ! Pourtant, si la France veut exporter, si elle veut faire baisser le prix de la vie (qui est scandaleusement élevé), si elle veut faire disparaître le marché noir et ses ignobles trafics, si elle veut reprendre dans le monde son rôle de grande puissance, si elle veut avoir l'armée et la marine dignes de son passé, nécessaires à la défense de son empire et adaptées à cette politique de grandeur que lui propose le général de Gaulle, il faut qu'elle produise. Il faut qu'elle travaille.

●

Mais voici que par ce mot de *travail* nous pénétrons dans le domaine des réalités morales et spirituelles. Ce sont elles, en effet, qui commandent les autres. Si la France a la volonté de vivre, elle vivra ; si elle a des enfants nombreux, elle comblera vite les vides causés par les deux guerres ; si elle sait être unie, elle retrouvera sa force et sa gloire d'autrefois. Mais où en est l'âme de la France aujourd'hui ?

Au lendemain de la libération, une fois passés les premiers jours d'extraordinaire allégresse qui suivirent le retour à la liberté, il apparut bien vite que le pays avait été atteint dans ses forces vives. Il était profondément divisé. Non plus seulement par les vieilles querelles politiques (dont on ne tarda pourtant pas à s'apercevoir qu'elles n'étaient pas mortes, et qu'elles gardaient une certaine virulence, un réel pouvoir de division, telle la dispute autour de l'Ecole), mais par les séparations profondes causées par les événements de ces six années. Des communautés de Français avaient connu des conditions de vie tout à fait différentes, s'ignorant totalement, soumises de part et d'autre à des courants d'idées ou même des propagandes opposés. Il y avait les Gaullistes de la première heure et ceux de la dernière ; les Français d'Algérie, de Londres ou d'Amérique ; il y avait les prisonniers et les déportés ; mais, là encore, que de différences ! A côté des prisonniers de guerre (en général correctement traités, conformément à la Convention de Genève), il y avait les travailleurs (et parmi eux aucune commune mesure entre les « volontaires » et les « requis ») et les déportés politiques et déportés raciaux victimes de la Gestapo, torturés, martyrisés... Parmi les Français de France, enfin, il fallait distinguer entre ceux de la « zone nord » et ceux de la « zone sud » ; et, dans chaque groupe, que de nuances dans le comportement à l'égard de l'occupant, depuis la « collaboration » sans vergogne, l'adhésion fanatique à la Milice, jusqu'à l'héroïsme de la Résistance ! Que ne pouvait-on pas craindre de la rencontre de mentalités si profondément hostiles, si longuement dressées les unes contre les autres ? N'étions-nous pas menacés de luttes violentes, de vengeances sanglantes, de haines longues à s'apaiser, en un mot d'une terrible anarchie ? Anarchie d'autant plus redoutable que les cadres administratifs du pays soumis à des régimes successifs et contradictoires avaient été disloqués, détruits systématiquement, quelquefois corrompus. En vérité, au cours des premiers mois de l'automne dernier, il y eut bien, un peu partout dans le pays, des signes de désordre. Je me trouvais en octobre à Toulouse qui m'offrit le spectacle pittoresque d'une petite république indépendante : le Commissaire du Gouvernement n'était relié à Paris que par l'avion ! Dans certaines villes du midi, on assista à des scènes douloureuses où l'« épuration » hâtive et brutale servait davantage à assouvir des vengeances personnel-

(*Lire la suite à la page suivante*)



LA PLUS LAIDE TRAHISON

Est-il sage de réserver les foudres de la justice aux seuls traîtres politiques ? Que ne poursuit-on pas aussi, les profiteurs de guerre !

Il y a trahison et trahison... Et toutes les trahisons, de quelque nature qu'elles soient, méritent un châtiment. La moralité est en baisse, et l'on pense avec angoisse à ce que cette guerre laisse traîner après elle de hontes, de crimes secrets et d'avilissement. La guerre n'est jamais belle et tout le courage des héros ne suffit pas à étendre sur elle un voile de gloire. Si, du moins, ceux de l'arrière n'avaient pas ajouté à ses tristesses et à ses laideurs ! Quand, aux vertus désintéressées des guerriers, on oppose l'âpre avidité du civil, ou de certains d'entre eux, pour qui la mort elle-même est un charnier où glaner le plus impur des ors, on est effrayé du spectacle d'une humanité descendue aussi bas. Des hommes sont morts qui étaient jeunes, qui étaient promus aux jeunes joies de la vie. Les avons-nous sincèrement pleurés et, dans le silence de nos méditations, avons-nous fait le compte de ce que le monde a perdu en possibilités ?

La victoire a fini par couronner les efforts des bons guerriers, mais où voit-on que la joie, soudain, ait mis son reflet lumineux sur la vie de ceux qui ont survécu, sur l'existence des nations endolories, sur le collectif univers désaxé ?

L'espèce humaine est toujours la proie de son obscur destin. Si l'homme ne peut penser qu'aux limites normales de sa vie, l'espèce tout entière des hommes ne saurait se contenter de limites aussi réduites. C'est là que réside le drame permanent dont nous ne sommes que d'éphémères acteurs.

Comme moi, ils sont nombreux ceux qui, depuis longtemps, ayant laissé leur jeunesse derrière eux, considèrent avec effroi que la somme de justice et de bonté et la qualité de conscience se sont amoindries. Que la guerre, cette effrayante calamité, ce cauchemar chaque jour renouvelé, que cette dernière guerre, la plus atroce que le monde ait connue au cours de sa longue histoire, ait été celle, précisément, où des hommes ont trouvé moyen, comme jamais auparavant, de s'enrichir sans mesure, d'ajouter des monceaux à des monceaux d'or, et que tout cet or ait été la contre-partie du sang et de la misère, ce n'est pas la moindre immoralité de ce temps qui semble avoir perdu jusqu'au sens de l'honneur.

Que des tribunaux d'exception sévissent contre les criminels de guerre, c'est parfaitement légitime. Toute trahison, ai-je dit, mérite châtiment. La postérité jugera, mieux que nous-mêmes, ces grands coupables, mais les traîtres politiques, hélas ! ne sont jamais retenus comme traîtres que si les événements leur ont donné tort. S'étant trompés, ils paient. Certains ont déjà payé de leur vie. Mais réfléchissons avec la seule passion de la vérité : tous ces hommes condamnés et fusillés ont-ils tous voulu trahir leur pays ? Ne croyaient-ils pas le servir à leur façon et préparer à l'histoire nationale un chemin nouveau, hors des traditions qu'ils jugeaient périmées ? L'histoire le dira. En attendant, l'homme a faim de justice et parfois — ce qui est certainement moins beau — de revanche. Mais la justice des hommes est imparfaite. Comment juger son prochain, ou seulement ses idées, encore moins ses intentions ? L'intelligence aide à saisir des aspects, jamais une vérité complète. La justice d'un Dieu pour qui rien n'est caché est plus indulgente que la nôtre et refuse d'être un mode de polémiques et de représailles.

Mais ce qui est décevant, c'est que la trahison la plus laide, certes, n'ait pas été poursuivie avec la même rigueur ni la même vigueur. C'est trahir son prochain et son compatriote que de s'enrichir à ses dépens, en créant ce qu'on a appelé le marché noir, en ôtant de la bouche de l'infortuné le bout de pain nécessaire à sa vie, en faisant de l'existence de la masse un long désespoir.

Comment peut-on se désintéresser d'une situation qui creuse un abîme plus profond entre ceux qui possèdent et ceux qui ne possèdent pas ? Est-il sage, est-il prudent de réserver les foudres de la justice aux seuls traîtres politiques ? C'est vouloir détourner l'attention, c'est vouloir nier la gravité de la question sociale. Les malheureuses victimes de la guerre et des profiteurs doivent-elles se contenter de se trouver au dernier barreau de l'échelle et se raccrocher à l'amère consolation qu'elles ne pourront descendre plus bas ?

Je songe, comme je l'ai dit il y a quelques mois, au nouveau bouton du mandarin. Car l'autre est déjà usé et s'estompe dans un passé aboli. Il ne s'agit plus de presser un bouton pour devenir riche par la mort d'un seul homme. Demandez aux enrichis de la guerre s'ils préféraient être ce qu'ils étaient, à peu près démunis de tout le surcroît de leur fortune soudaine, ou que la guerre n'ait pas eu lieu, que répondront-ils ? Qu'on ne s'attende pas à une réponse sincère. Et quand même ils répondraient dans le sens de la vertu triomphante, comment les croirions-nous ? Ils peuvent bien faire une telle réponse qui ne changera rien à rien. La guerre a eu lieu, et grâce à elle ils ont amassé leur nouvelle fortune. Qui la leur enlèvera ? Des lois timides, des gouvernements faibles, des parlements verbeux ? Ils sont tranquilles et sont encore loin du Grand Soir.

Le nouveau bouton du mandarin une fois pressé, c'est la mort de millions de soldats, des villes en flammes, des populations dans la détresse, des cris de douleur, des vieillards sur les routes, des femmes hagardes, des enfants perdus. C'est l'angoisse de milliers et de milliers d'êtres humains, c'est la malédiction unanime.

Mais c'est aussi le prix — dérisoire, n'est-ce pas ? — des fortunes édifiées sur le malheur public, sur le sang et la mort.

GEORGES DUMANI

FRANCE ÉTÉ 45 *(suite)*

les qu'à satisfaire la pure Justice. Mais ces faits restèrent isolés. Les chefs responsables ont réussi depuis longtemps à prendre en main avec autorité le gouvernement du pays, et la situation d'ensemble de la France au moment où je l'ai quittée était réconfortante. Les élections générales pour la Constituante s'étaient faites dans un grand calme ; les abstentions y avaient été rares ; le peuple français se groupant autour de trois grands partis avait donné la preuve qu'il savait faire bon usage de sa liberté recouvrée. Par ailleurs, en répondant affirmativement par une majorité de 70% aux questions posées par le gouvernement, il avait à la fois manifesté sa reconnaissance et sa confiance à l'égard du général de Gaulle et sa sagesse politique qui lui faisait repousser la dictature d'une Assemblée. Quelles que soient les difficultés actuellement rencontrées par l'Assemblée pour se donner un gouvernement stable et homogène, je ne pense donc pas que la France ait à craindre l'anarchie politique.

Plus grave est ce que j'appellerais le problème de la Vitalité française. J'ai déjà fait allusion plus haut à l'absence d'hommes dont nous souffrons : la France est un pays de faible natalité ; elle tend lentement à devenir un pays de vieillards. Le problème est de savoir si nous sommes en présence d'un phénomène profond et irrémédiable ou, au contraire, passager et superficiel. L'avenir seul pourra nous le dire. Placée dans des conditions matérielles et spirituelles plus normales, vous verrez la France à nouveau manifester sa force d'expansion traditionnelle.

Mon espérance s'appuie, d'autre part, sur quelques réflexions très simples. Je songe que l'oppression de l'occupant n'a pas empêché l'éclosion de grandes œuvres d'art où la France donne le témoignage de sa permanente vitalité spirituelle (je n'en citerai pour exemple que cet admirable film de *l'Eternel retour*, qu'il nous fut donné de voir ici récemment) ; j'évoque ces camps de prisonniers où j'ai vu les soldats français donner à leurs geôliers étonnés le spectacle de leurs ancestrales vertus d'artisans, d'artistes, d'intellectuels, et surtout de leur force de réaction devant l'épreuve, de leur résistance à la tentation de la lâcheté ou du désespoir ; je songe aux martyrs de la Résistance, à tant d'amis qui sont morts sous la torture sans laisser échapper l'aveu qui les aurait sauvés ; je songe au dur labeur patiemment poursuivi par les paysans de France et que rien n'a jamais arrêté ; je songe aux difficultés innombrables surmontées par le général de Gaulle depuis ce 18 juin où sa voix évoquait si douloureusement celle du prophète « clamans in deserto » jusqu'à ce 25 août 44 où, ayant enfin groupé tout le pays derrière lui, il recevait pour la première fois l'hommage de Paris libéré ; je songe enfin à tous ces Français morts sur les champs de bataille de France, d'Afrique, d'Italie, et je me dis qu'un peuple qui vient de donner au monde de telles preuves d'énergie, ce peuple-là veut vivre et qu'il vivra.

BERNARD GUYON



Le dépouillement du scrutin au ministère de l'Intérieur, après les élections, a prouvé que le peuple français faisait confiance à l'homme qui, depuis six ans, personnifie la France.

QU'EST-CE QUE LE M.R.P. ?

De passage au Caire, un adhérent du M.R.P. a fait à « Images » des déclarations sur ce nouveau parti français.

Trois initiales qui ont servi à toutes les interprétations, à tous les quolibets. *Le Canard Enchaîné*, qui, sans être un organe du parti communiste, exprime, néanmoins, l'opinion de l'extrême gauche, les a tournées en ridicule : M.R.P. = Mon Révérend Père... (allusion aux adhérents cléricaux du parti) ou bien M.R.P. = Machine à Ramasser les Pétainistes (allusion à quelques adhésions venues de... très loin, de l'extrême droite).

Tous les matins, *l'Humanité*, journal du parti communiste, donnait dans un petit coin de ses pages une nouvelle interprétation fantaisiste des trois lettres : M.R.P. qui ne veulent pas dire autre chose que Mouvement Républicain Populaire.

Nous avons voulu connaître l'histoire du nouveau mouvement auquel les élections ont réservé d'une manière inattendue un si grand succès. Et nous avons interrogé l'un des adhérents du nouveau parti, profitant d'un court séjour qu'il a eu l'occasion de faire au Caire.

— Tout d'abord, nous déclare-t-il, il s'agit de dissiper un malentendu. Le M.R.P. n'est pas, comme pouvaient le faire croire la contre-propagande entreprise par ses ennemis et les principales données de son programme, un parti catholique. La France n'a jamais eu de parti catholique ou chrétien comme l'Allemagne et la Belgique. Le M.R.P. est tout simplement un parti qui a des adhérents et des électeurs catholiques. C'est tout. Il n'engage pas les autorités religieuses, il n'en représente aucune et il n'est pas sympathique à toutes ces autorités.

« Comment est né le M.R.P. ? De la Résistance et dans la Résistance : Bidault en France et Schumann à Londres sont ses parrains.

« Bidault ? Cet élégant ministre des Affaires Etrangères de France, successeur des Richelieu et des Talleyrand, est un homme qui a fait le coup de feu, a été sur les barricades et a risqué dix fois la mort durant les fameuses journées de la libération de Paris. Un simple émeutier sous l'occupation, quoi ! Schumann est un résistant de la radio qui « gueulait » au poste de Londres contre les Boches. J'ai fait avec lui la campagne électorale dans le Nord, je l'ai accompagné dans toutes ses tournées, je l'ai entendu parler aux paysans et s'adresser aux ouvriers avec la même chaleur, la même éloquence qu'il avait lorsque, d'Angleterre, il envoyait chaque soir ses messages aux Français.

« Ce M.R.P. est issu, sans conteste, d'une inclination constante de la pensée chrétienne française : celle qui a donné Montalembert, Lacordaire et Lammenais, celle qui, plus tard, a donné le Sillon avec Marc Sangnier.

« Le programme du M.R.P. est inspiré des encycliques qui ont traité de la justice sociale, du mariage et de la propriété. La « nationalisation », si elle est admise et réclamée même par les partisans du Mouvement Républicain Populaire, comporte, du moins à leurs yeux, une obligation de compensation due aux propriétaires dépossédés : cette compensation doit faire l'objet d'une indemnisation que le parti communiste conteste entièrement.

« D'autre part, le M.R.P., soucieux de restaurer la famille française et de résoudre, par là, le problème de la dénatalité, se heurte au parti communiste qui l'accuse alors de vichysme, car on se rappelle que Vichy avait créé un commissariat à la Famille et avait élaboré une législation dont le M.R.P. trouve utile de maintenir une partie.

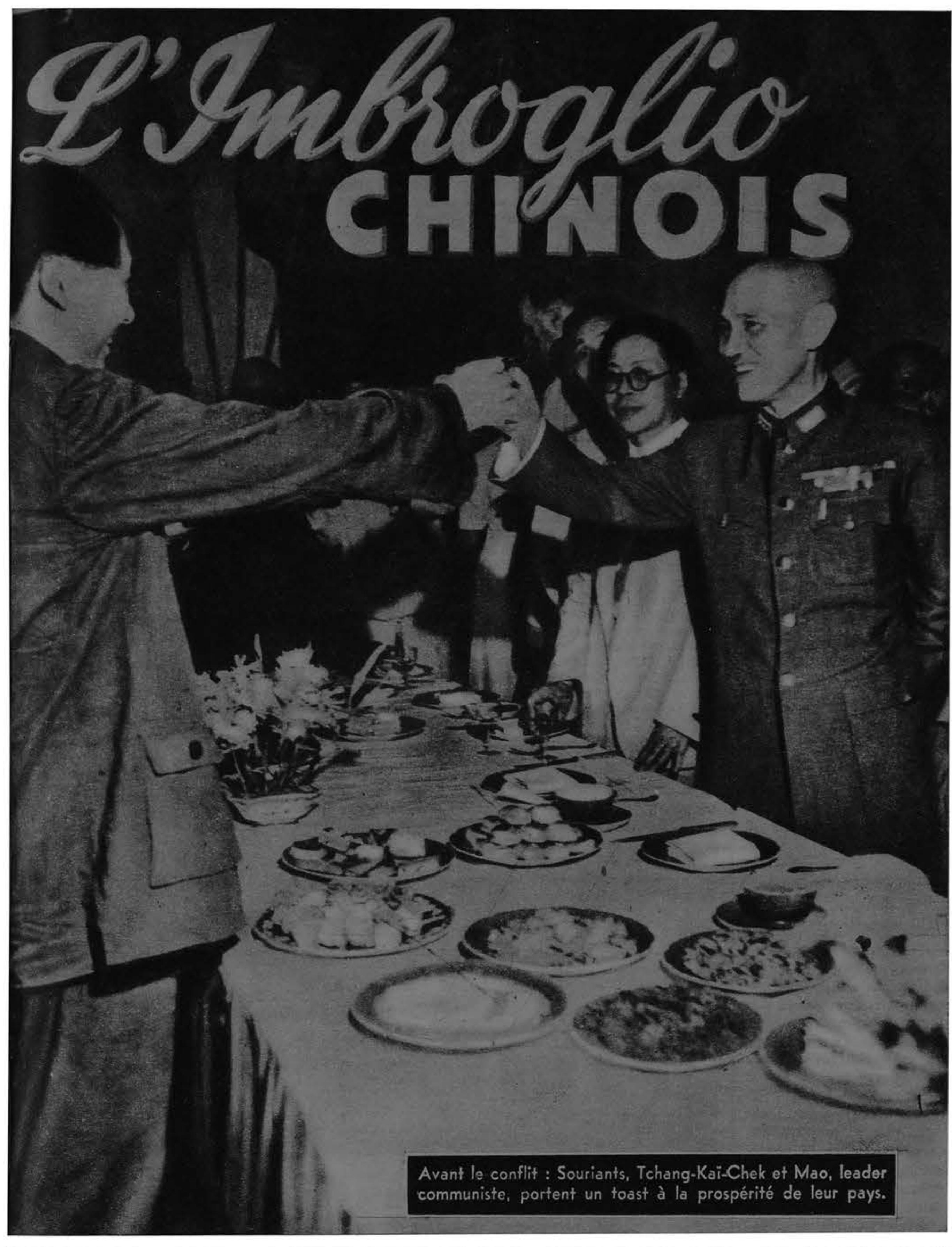
« Enfin, encore un point de litige : l'enseignement laïque. Les chefs du Mouvement Républicain Populaire ne s'y opposent guère, mais défendent avec acharnement la liberté du chef de famille de choisir pour ses enfants l'école qui lui convient. Or, les communistes français combattent cette liberté qui, à leurs yeux, favorise l'école chrétienne, d'autant plus que le M.R.P. réclame aussi la liberté des subventions.

« Comme on le voit, sur certaines questions, Communistes et M.R.Peistes ne peuvent que se tenir sur leurs positions.

« Pour expliquer le récent succès du M.R.P. aux élections, les Communistes prétendent que ce sont les anciennes droites qui ont donné leurs voix et accusent le M.R.P. de réaction. D'autres pensent que le centre et les modérés y sont pour quelque chose.

« Il serait peut-être vain de vouloir déterminer exactement l'origine des voix qui ont assuré le succès du M.R.P., et ceci d'autant plus que les hommes de ce parti ont des origines intellectuelles différentes. Ce fait n'exclut pas, pourtant, l'hypothèse que les anciens électeurs de droite, désabusés, ont donné leurs voix au nouveau parti chrétien de gauche qui défend les idéaux permanents de la France : justice et humanité — qui sont aussi ceux du christianisme. »

CH. A.



Avant le conflit : Souriants, Tchang-Kaï-Chek et Mao, leader communiste, portent un toast à la prospérité de leur pays.

Le conflit entre les Chinois de Tchoung-King et de Yenan a longtemps été la faille principale sur le front de guerre chinois. Sur le terrain diplomatique, l'accord Soong-Staline par lequel l'URSS s'engage à ne pas se mêler des affaires intérieures de la Chine, et les efforts du général Patrick Hurley, ambassadeur des Etats-Unis à Tchoung-King, ont abouti à une rencontre et des négociations entre les principaux chefs communistes et Tchang-Kaï-Chek. Mais la suspension de celles-ci et des rencontres armées font aujourd'hui planer sur le pays la menace d'une guerre civile généralisée. Voici quelques explications qui éclairciront, pour le lecteur, la situation politique et militaire actuelle.

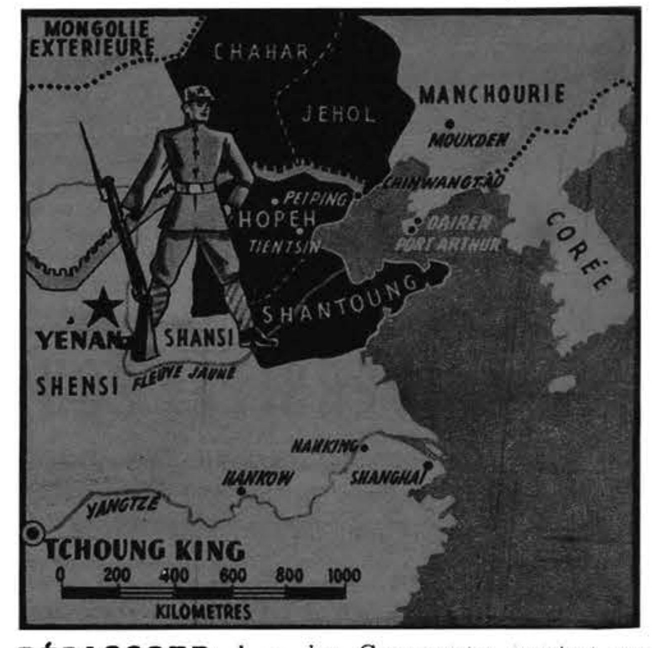
ACCORD. 1. — Sous la direction reconnue de Tchang-Kaï-Chek, le Kuomintang et les Communistes s'efforceront d'éviter la guerre civile et de bâtir une Chine libre et prospère.

2. — Un Conseil Politique Consultatif de tous les partis sera formé pour discuter la liquidation du gouvernement du parti unique exercé par le Kuomintang. Le gouvernement reconnaîtra que tous les partis sont égaux devant la loi. Les organisations spéciales (police secrète) seront supprimées. Seule la branche judiciaire aura le pouvoir d'arrêter et juger.

3. — La Chine jouira de la liberté de personne, de parole, de conscience, de presse et d'assemblée. Les lois restrictives de la liberté seront supprimées. Les prisonniers politiques (sauf ceux condamnés pour trahison) seront libérés. Les Communistes sont invités à présenter une liste des personnes dont ils désirent la libération.

4. — L'Assemblée Nationale, convoquée pour le 12 novembre en vue de rédiger une Constitution, est remise à une date ultérieure, sur la demande des Communistes, afin que la composition puisse en être élargie.

5. — Les autonomies locales seront encouragées.



DÉSACCORD. 1. — Les Communistes insistent pour conserver le contrôle de certaines régions vitales en Chine du Nord (Jehol, Hopeh, Chahar, Shantoung), plus une position secondaire garantie dans six provinces contiguës.

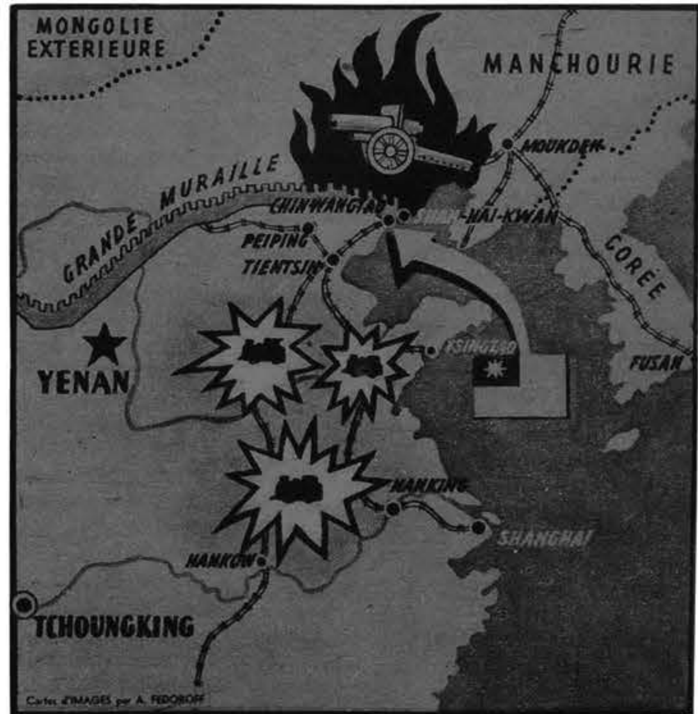
2. — Tout en admettant que les armées doivent être nationalisées, ils insistent pour garder le contrôle d'une importante armée communiste, dont ils acceptent de réduire à 20 divisions les effectifs d'abord fixés à 48 divisions.

3. — Tchang-Kaï-Chek rejette catégoriquement ces propositions qui créeraient à l'intérieur de l'Etat un véritable état, dynamique et potentiellement hostile, qui couperait le gouvernement central de la Mandchourie et disposerait à tout moment d'une véritable armée.

L'opportunité communiste. Les Communistes contrôlaient et occupaient militairement, avec Yenan comme capitale, un certain nombre de provinces au centre nord de la Chine. La brusque reddition japonaise leur a offert d'immenses possibilités d'expansion vers l'Est, d'infiltration vers le Sud, et d'acquisitions d'armes nouvelles remises par les Japonais qui se rendaient à leurs troupes. A partir de leur base, ils se sont effectivement étendus jusqu'à la côte Est, et ont réussi à s'infiltrer vers le Sud. Mais ils cèdent en Mandchourie.



La réplique de Tchang. Tchang-Kaï-Chek soutint et fit prévaloir le point de vue que seul son gouvernement avait l'autorité de désarmer les Japonais. Transportées dans les avions de la 10ème Force Aérienne Américaine, les troupes nationales chinoises occupèrent Peiping, en plein fief communiste, Nankin, Shanghaï et Canton. Les fusiliers-marins américains débarquèrent aux ports stratégiques de Tien-Tsin, Chinwangtao et Tsing-Tao pour les consigner aux troupes gouvernementales. Ainsi les positions étaient nettement prises.



Le conflit. A mesure que les Chinois débarqués à Tsing-Tao s'enfonçaient à l'intérieur du Shantoung pour désarmer les Japonais, les Communistes coupaient leurs lignes de communication. Voulant occuper la Mandchourie, que les Russes s'apprêtaient à leur consigner, les Chinois ne purent non plus utiliser les voies ferrées du Sud au Nord, coupées par les Communistes. Prenant la voie maritime, à partir de l'Indochine, ils débarquèrent à Chinwangtao. Avançant vers le Nord, ils se heurtèrent à la résistance des Communistes.

CONCLUSION. Après l'effondrement du Japon, le conflit entre le Kuomintang et les Communistes est le dernier obstacle à l'unité de la Chine, rêvée par Sun-Yat-Sen. Les gouvernementaux voient dans les exigences des Communistes une preuve que ceux-ci, sachant qu'ils ne jouissent pas de l'appui de la masse et qu'ils seraient battus en cas d'élections libres, veulent s'assurer le contrôle, en toute hypothèse, de vastes provinces et d'une armée. Les Communistes semblent craindre qu'une fois toute l'autorité entre les mains du gouvernement central, il ne l'emploie à supprimer les activités du parti. Militairement, l'armée gouvernementale est de loin la plus nombreuse et la mieux équipée. Mais les Communistes savent que le peuple chinois est las de la guerre. Aucun des deux partis ne veut vraiment se battre militairement, mais chacun fait déjà les gestes de la guerre. Le monde extérieur s'efforce de rester neutre, mais ce n'est pas sans émotion qu'il se demande si la Chine devra encore tacher de sang la route difficile vers l'unité nationale.

POUR LA SÉCURITÉ AÉRIENNE

Les voyages en avion pourront-ils être dotés d'une sécurité plus grande ? Et est-ce l'Égypte qui rendra ce précieux service à l'aviation civile de demain ?

Maquette d'avion en position de vol tandis que la cabine glisse le long des poutres du fuselage et que le parachute, déployé, la dégage de l'appareil abandonné.

L'émir Ibrahim Bin Ayad, appartenant par sa mère à la famille royale d'Egypte, est ingénieur et détenteur de plusieurs brevets industriels dont il poursuivit, durant de longues années, la réalisation en Europe. Il est notamment l'auteur d'un dispositif de sauvetage aérien collectif à cabine largable dont les essais officiels ont été entrepris avec succès, avant la guerre, par le gouvernement français et qui, s'il pouvait être réalisé, semble pouvoir assurer aux voyages en avion une sécurité inconnue jusqu'ici. En présence des nombreux accidents d'avion signalés ces temps derniers, l'inventeur a réservé, pour les lecteurs d'Images, un exposé de la question du sauvetage aérien en général et de son dispositif en particulier.

●

La fréquence des chutes d'avion a conduit les différents pays industriels à réunir périodiquement, des « Congrès de la sécurité aérienne », afin de rechercher, parallèlement avec les perfectionnements constructifs, les moyens de sauvetage les plus efficaces.

C'est au Congrès tenu à Paris en 1931 que j'ai d'abord soumis un dispositif à cabine largable au moyen d'un parachute collectif. Ce n'est point l'ensemble de l'avion qu'il s'agit de parachuter en cas de danger, mais seulement la cabine ou partie occupée par les passagers, ce qui permet : 1° de réduire considérablement les dimensions du parachute en évitant de lui faire porter un poids mort inutile, comme cela se produit lorsqu'on essaye de parachuter l'ensemble de l'avion ; 2° le parachute n'est pas exposé au danger de prendre feu dans le cas où l'avion brûle. La cabine reliée à un parachute de dimensions suffisantes est indépendante du corps de l'avion et peut être automatiquement libérée par le pilote en cas de danger, en appuyant sur un simple bouton électrique ou un autre mécanisme de dégagement. La cabine se dégage par la queue en coulissant entre les deux poutres latérales du bi-fuselage. Le parachute peut être logé dans une caisse qui se dédouble et libere le parachute lorsqu'elle est expulsée vers l'arrière, ou bien dans un tube éjecteur.

Le succès que ce dispositif de sauvetage obtint au Congrès et l'intérêt que les services techniques de l'air du gouvernement français lui accordèrent par la suite nous ont permis, grâce au concours technique et financier du gouvernement, de nous livrer, durant près de trois années consécutives, à toute une série d'expériences et d'essais tant à l'Institut Deutch-Lameurth, à Versailles, que dans les laboratoires du ministère de l'Air. Des essais de lancement d'un ballon captif furent aussi entrepris au parc aéronautique militaire de Chalais-Meudon. Les maquettes utilisées, et dont certaines atteignaient jusqu'à 3,5 mètres d'envergure, étaient exactement construites comme un avion réel. En présence des résultats concluants obtenus, l'inspection générale du ministère de l'Air français délivra un certificat officiel attestant que, tous les essais sur maquettes ayant parfaitement réussi, l'invention pouvait être considérée comme viable. Les services de l'air français décidèrent ensuite de construire un petit avion à cabine largable pour deux passagers qui, d'après mes estimations, devait coûter environ 800.000 francs. Mais il fallait l'assentiment du ministre (alors M. Cot), étant donné que les crédits accordés pour la réalisation des prototypes venaient d'être réduits de 300 millions de francs à 80 millions seulement.

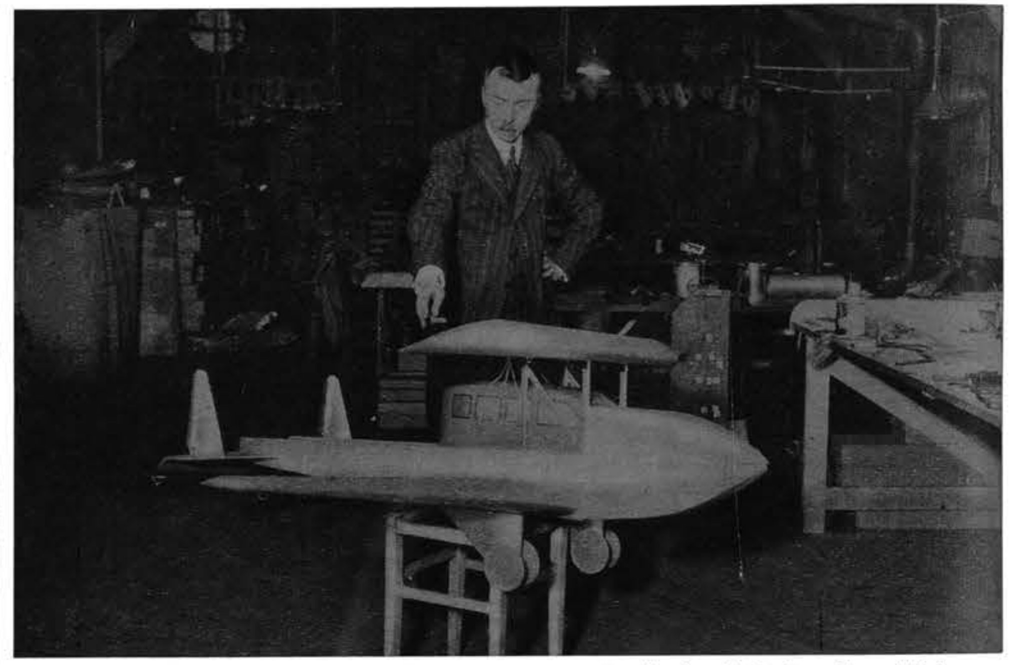
Survint ensuite la guerre qui nous mit dans l'impossibilité de poursuivre l'œuvre commencée. J'ai pu toutefois apporter au dispositif des perfectionnements et des simplifications constructifs faisant l'objet d'un nouveau brevet. J'ai notamment supprimé l'aile auxiliaire dont je me servais, tout d'abord, pour loger le parachute qui, dans le nouveau projet, est fixé dans une caisse amovible ou dans un tube éjecteur disposé en queue de l'avion, de manière à pouvoir adapter le dispositif à n'importe quel type d'appareil.

N'y a-t-il donc pas lieu, en présence des résultats déjà acquis et du retour à la paix mondiale, de reprendre aujourd'hui l'étude et les essais définitifs devant conduire à la réalisation d'un dispositif de sauvetage collectif susceptible de rendre de précieux services, principalement à l'aviation civile de transport ? Les progrès techniques réalisés par l'aviation durant la guerre nous indiquent, d'ailleurs, que c'est, aujourd'hui, presque un jeu d'enfant que d'assurer le largage, sans choc excessif, d'une cabine à parachute collectif pouvant contenir 8 à 10 passagers et qui, d'après nos calculs, ne pèserait pas plus de 1.500 kilos, y compris les bagages indispensables des passagers. Et il ne paraît, d'ailleurs, pas douteux que la Société de navigation aérienne qui adopterait, la première, un tel dispositif de sauvetage pour ses avions, sitôt que les essais en grandeur en auront consacré la sécurité de fonctionnement, sera en mesure de faire une concurrence très sévère à celles dont les appareils sont démunis d'un tel agencement.

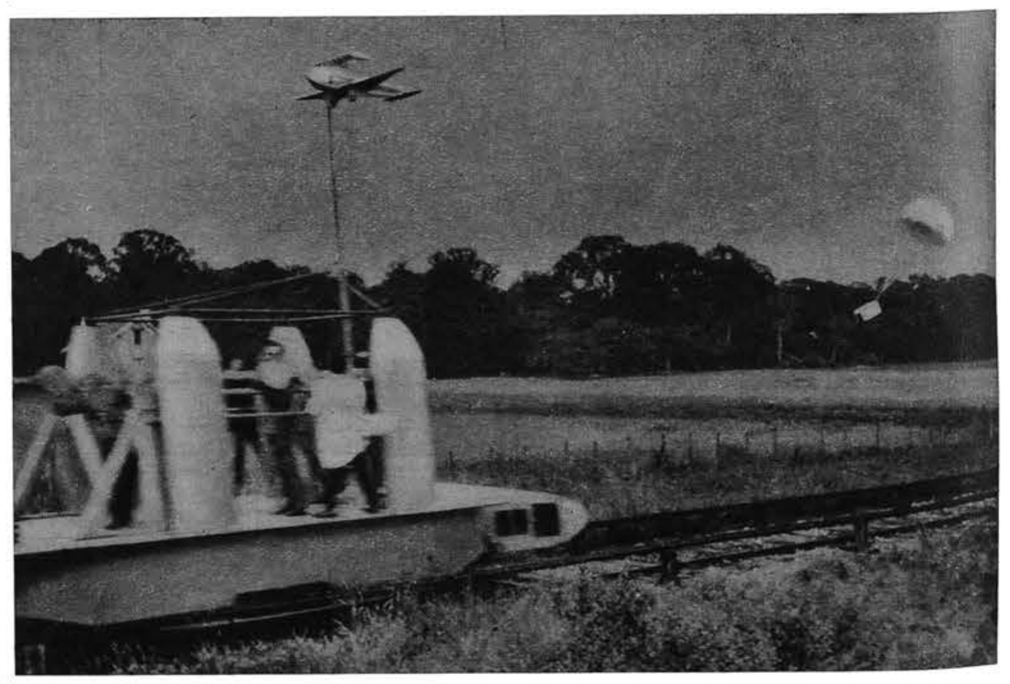
L'Orient a intérêt à ne pas se tenir en marge des compétitions scientifiques. Aussi est-il permis d'espérer que, sous l'égide d'un précieux Souverain chez qui l'amour de la science et du progrès s'associe au souci de la grandeur de son pays, il pourrait naître quelques initiatives heureuses qui contribueront à la réalisation définitive d'un appareil de sauvetage pouvant assurer efficacement le salut des passagers en cas de détresse de l'avion, d'autant plus que cet appareil a déjà mérité l'intérêt soutenu des milieux scientifiques et industriels les plus réputés.

Est-ce l'Egypte qui rendra ce précieux service à l'aviation civile de demain ?

IBRAHIM BIN AYAD



Dans son atelier, l'émir Bin Ayad devant une maquette d'avion doté d'un dispositif de son invention. On notera la cabine détachable. Le parachute est enfermé dans l'aile supérieure.



Un essai du système « Bin Ayad » au chariot aérodynamique, à Saint-Cyr. On voit la cabine, soutenue par le parachute, approcher du sol. La maquette reste fixée au chariot.

L'UNIVERSITÉ POUR TOUS

L'Université populaire sera bientôt ouverte à tous. Elle remplacera avantageusement les cours du soir dont la suppression, il y a quelque dix ans, n'avait pas laissé l'opinion indifférente, et réunira tous les suffrages.



Dr Ahmed Amin bey

C'est un besoin social des temps nouveaux, une expression pour ainsi dire authentique de la démocratie politique et pédagogique.

Avant que l'Université du Caire, puis celle d'Alexandrie n'existassent, l'enseignement supérieur en Egypte comportait dans les grandes Ecoles (Ecole Normale, Ecole de Droit, etc.) des cours du jour et des cours du soir. Ceux-ci étaient suivis par la jeunesse des employés et des fonctionnaires désireux de s'instruire. N'oublions pas que le grand leader national, Saad Zaghloul pacha, était un élève de ces écoles-là et que bien des grands noms de notre littérature et de notre barreau ont passé de la même manière leurs années studieuses.

Ainsi fut-on bien fondé à s'étonner le jour où, avec la réunion des diverses Ecoles supérieures en Université, l'on supprima les cours du soir. L'étudiant fortuné ou non fut, dès lors, astreint à se consacrer entièrement à ses études ou à y renoncer.

Or, aujourd'hui, plus d'une décade après, voici que l'Université populaire vient donner satisfaction à ceux que la diffusion de la culture intéresse.

Nous avons été surprendre le Dr Ahmed Amin bey parmi ses livres et ses manuscrits. L'ancien doyen de la Faculté des Lettres du Caire est aujourd'hui à la tête du département de la « Culture Générale » au ministère de l'Instruction publique. C'est à lui que nous devons, en grande partie, l'élaboration du projet de l'Université populaire. Dans quelques jours, ce projet sera une réalité concrète et vivante.

— Il s'agissait, nous dit le Dr Ahmed Amin, de permettre à tous les citoyens, sans distinction de fortune, de s'instruire. C'est pourquoi nous pouvons, d'ores et déjà, prévoir quel public remplira les salles de la future Université, public de petits fonctionnaires, d'employés laborieux et, même — pourquoi pas ? — d'ouvriers, d'analphabètes capables de curiosité intellectuelle.

« Cette « Université pour Tous » sera ouverte à tous.

« La scolarité sera à la portée des poches les plus modestes : 20 piastres par an ! Les programmes comporteront plusieurs cycles — une cinquantaine — de telle manière qu'ils puissent être suivis par un public aussi nombreux que divers. Les principales matières enseignées seront celles qui présentent le plus d'intérêt du point de vue de l'éducation civique et de la culture nationale. Aussi l'économie, l'histoire et la géographie de l'Egypte, l'instruction religieuse, la chimie, la physique, la mécanique constitueront-elles la matière la plus développée des cours de la nouvelle Université.

« Mais ces cours porteront aussi sur le droit, la philosophie et encore les sciences appliquées, de façon que l'ouvrier et l'artisan puissent en profiter.

« La femme moderne, pour sa part, n'y sera pas négligée. On lui apprendra à tenir son foyer et à élever ses enfants, on lui dira quels sont ses obligations et ses droits par rapport à la société.

« En outre, des séries de conférences s'adresseront chaque année au grand public. Et ceci parce que l'enseignement de la nouvelle Université sera toujours d'intérêt général et tiendra à éduquer le citoyen en l'instruisant et en lui fournissant les moyens de se perfectionner professionnellement.

« Quant à la méthode d'enseignement qui y sera adoptée, elle sera des plus simples puisqu'elle s'attachera aux côtés pratiques des choses. Nous aurons, par exemple, des leçons libres où le professeur se contentera, le cas échéant, de déplier un journal, d'en lire un article d'un intérêt particulier et, là-dessus, d'engager une discussion publique avec ses élèves sur le sujet traité par l'article. C'est d'ailleurs pour cette raison que nous n'avons pas voulu que le corps professionnel fût composé seulement d'universitaires. Des praticiens, des hommes qui sont en contact journalier avec la vie pratique seront régulièrement appelés à donner des cours. Et si nos élèves le désirent, nous inviterons des cinéastes ou des musiciens à venir prendre la parole chez nous et expliquer leur art. »

— Mais quel diplôme l'Université populaire délivrera-t-elle à ses étudiants ?

— Aucun, sinon un certificat d'assiduité qui, sans avoir de valeur officielle, aura sans doute une valeur morale qui permettra à l'ancien élève de se faire plus facilement admettre dans les emplois qu'il briguera.

CH. A.



Durant leurs heures de loisir, les membres de la troupe s'adonnent avec joie aux plaisirs de la piscine.



Johnny, le guitariste de la troupe, est bien entouré. Il a appris aussi des troupes russes de Vienne à jouer de la balalaïka dont il tire un refrain joyeux.

GIRLS EN TOURNÉE

Une troupe de jolies artistes de l'ENSA, choisies pour leur talent et leur fraîcheur, vient d'arriver de Londres, en passant par l'Italie et l'Autriche. L'objectif les a surprises dans une piscine privée du Caire.

Joanne Lovatt, jolie, bien faite, avec des yeux bleus et « naturellement blonde », est la « mère » de la troupe par droit d'ancienneté. Elle n'a, pourtant, que 24 ans.

« Lorsque, à Drury Lane, nous signâmes nos contrats avec l'ENSA, déclare Joanne, nous n'avions aucune idée de l'endroit où l'on allait nous envoyer.

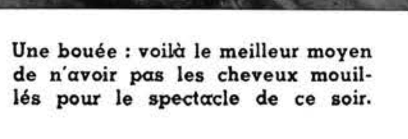
« Notre impresario Stock Wynne expliqua aux nouvelles recrues qu'elles ne devaient pas s'attendre à une vie confortable et que celles qui ne pouvaient supporter quelques incommodités feraient mieux « de quitter la troupe maintenant au lieu de se plaindre plus tard ».

« En arrivant à Tarente, nous apprîmes avec effroi que la peste bubonique s'était déclarée dans la ville. Nous y restâmes cependant assez longtemps pour donner une représentation après nous être fait vacciner, puis notre voyage vers le Nord commença.

« Après un trajet fatigant, avec arrêt à Florence, nous arrivâmes à Venise. Sales, ayant mal dormi, les hommes mal rasés, nous fûmes reçus par un officier sanglé dans un uniforme impeccable qui nous dit : « Pourquoi ne portez-vous pas vos galons ? Vos uniformes sont dégoûtants. »

« Le second choc nous vint d'un major surchargé de travail qui nous demanda : « Pourquoi n'êtes-vous pas à Trieste ? C'est là que vous jouez ce soir ! »

« Mais les jeunes filles ne se révoltèrent vraiment que lorsqu'une députation, présidée par le curé du village accompagné d'un « carabiniere », les pria d'enlever du balcon le linge qu'elles venaient de laver « parce que ces dessous faisaient impression sur les paysans de l'endroit ».



Une bouée : voilà le meilleur moyen de n'avoir pas les cheveux mouillés pour le spectacle de ce soir.

« Tout finit par s'arranger et nous partîmes pour Vienne.

« Là, j'eus un frisson en apprenant que Nijinsky, toujours anormal mais en bonne santé physique, se trouvait dans la ville. Lorsque les armées russes entrèrent en Autriche, Nijinsky, qui se trouvait dans un sanatorium privé, fut perdu parmi le flot de réfugiés.

« Plusieurs aliénés furent tués par les docteurs allemands, mais Nijinsky parvint à fuir. Il se dirigea tout seul vers le Nord, mangeant ce qu'on lui donnait, au hasard de ses pérégrinations. Une nuit, un groupe de Cosaques, en train de chanter autour d'un feu, virent un fantôme à cheveux blancs s'avancer vers eux.

« Nijinsky s'empara de la balalaïka des mains d'un soldat et se mit à fredonner une chanson de son enfance. Sans connaître son identité, les Russes l'emmenèrent avec eux. A Vienne, les médecins soviétiques l'examinèrent et décidèrent de lui montrer le ballet — la première chose organisée par les Russes dans leur zone.

« Il est vraiment tragique de voir l'homme qui fut le plus grand danseur de notre temps en train de regarder la scène du haut de la loge impériale. Durant l'ouverture du « Cygne du Lac », tout son visage s'éclaira et sa main marqua lentement la mesure. On avait l'impression de voir un spectre.

« Quoique, probablement, il ne dansera plus jamais, il peut toujours exécuter ses fameux « entrechats en dix » mieux que n'importe quel danseur moderne. Il a une expression placide pendant qu'il se promène sous les arbres et s'arrête pour regarder les enfants.

« Vienne est fatiguée et triste. En contemplant les ruines de la cathédrale, il est plus facile de s'imaginer le passé de la ville que d'entrevoir son avenir. »



Dans un jardin de Boulac Dakrour, deux jeunes interprètes règlent leur montre sur un cadran solaire. Gageons qu'elles seront, malgré tout, en retard...



Dans une rue de Vienne, les acteurs, portant encore leurs uniformes militaires, se promènent gaiment. Malgré leurs déboires, ces artistes sont gais.

Nüremberg

J'ai visité les criminels de guerre

Le journaliste bien connu Pierre J. Huss, correspondant de l'I.N.S., a eu l'occasion de visiter, dans leurs cellules bien gardées, les grands criminels de guerre nazis qui comparaissent actuellement devant le tribunal allié de Nuremberg, dans la ville où ils paradaient.

●

par PIERRE J. HUSS

Il est presque aussi difficile d'entrer dans la prison de Nuremberg que d'en sortir. Il n'est pas question de « forcer la porte ». Un coup de téléphone du colonel Andrews au capitaine de faction dans la prison m'a préparé la voie et a mis en marche certains mécanismes.

Escorté par le lieutenant-colonel Owen, je passe du Palais de Justice à travers un escalier de pierre latéral dans l'étroite cour où un mur granitique de six mètres de haut isole les terrains de la prison de Nuremberg.

Le colonel Owen pousse la lourde porte d'acier, se fait reconnaître par la sentinelle et signe sur le livre des entrées.

L'intérieur de la prison est clair et aéré. Il est constitué par de solides pierres de taille rougeâtres, hautes parfois de quinze mètres et larges de six.

La prison est divisée en trois rangées de cellules superposées. Des filets métalliques bordent les corridors de haut en bas du bâtiment pour écarter toute possibilité de suicide de la part d'un détenu qui voudrait se lancer dans le vide.

Une lente promenade dans le corridor central rappelle, lorsqu'on jette un coup d'œil sur les noms inscrits aux portes des cellules, une promenade dans la Wilhelmstrasse d'avant la guerre, quand chaque immeuble y abritait un des principaux valets de Hitler.

Il y a dix ans, chacun des occupants des cellules paradait dans Nuremberg comme un grand personnage au Congrès annuel du parti nazi. Aujourd'hui, leur seule parade consiste à passer d'une cellule monacale au Palais de Justice de Nuremberg !

J'ai pénétré dans une des cellules vides. Les murs ont été dépouillés de tout ce qui était en relief. Il y a un plancher de pierre, une table et une chaise de bois blanc et un banc, fixé au mur, recouvert d'une paillasse.

Chaque prisonnier a été pourvu de deux couvertures. Il n'y a pas de lumière électrique, et même avec la porte de la cellule ouverte j'ai senti le poids de la solitude et de l'emprisonnement.

Privés de leur puissance politique et enfermés dans leurs cellules après de longues années de vie très aisée, les criminels de guerre nazis sont placés sous une surveillance constante et étroite pour détecter les symptômes possibles d'effondrement physique et mental.

La raison de cette sollicitude de la part des autorités alliées pour les grands chefs nazis capturés n'est autre que de les maintenir dans des conditions physiques et mentales leur permettant de supporter le procès public et de subir le châtiment en se rendant pleinement compte de l'ampleur de leurs crimes contre l'humanité.

Toutes les chances d'évasion ont été éliminées et toutes les précautions humainement possibles contre le suicide ont été prises. Mais le facteur inconnu est la question de savoir si un prisonnier ne s'effondrera pas sous la tension de l'étroit confinement.

Les autorités soulignent que tous les efforts sont déployés pour maintenir les criminels de guerre occupés. On leur donne des livres à lire, autant de matériel pour écrire qu'ils le désirent, et tous les jours ils font de l'exercice et sont interrogés.

Pour l'instant, les prisonniers nazis à Nuremberg semblent s'enorgueillir d'être des prisonniers modèles, et s'attachent à démontrer qu'ils peuvent « tenir le coup ».

Ils n'ont violé aucun règlement et ne se sont attiré aucune réprimande.

L'arrogance prussienne manifestée par Wilhelm Keitel quand il signa la capitulation de l'Allemagne en mai dernier a disparu. Il est assis dans sa cellule comme un soldat vieillissant sur le point de prendre sa retraite et s'efforçant de s'habituer au rythme de la vie officieuse.

Ni Keitel ni Jodl ne semblent encore se rendre compte de la gravité de leur position comme « criminels de guerre », et de toute évidence ils n'envisagent pas sérieusement la possibilité de se balancer sur une potence après ce procès.

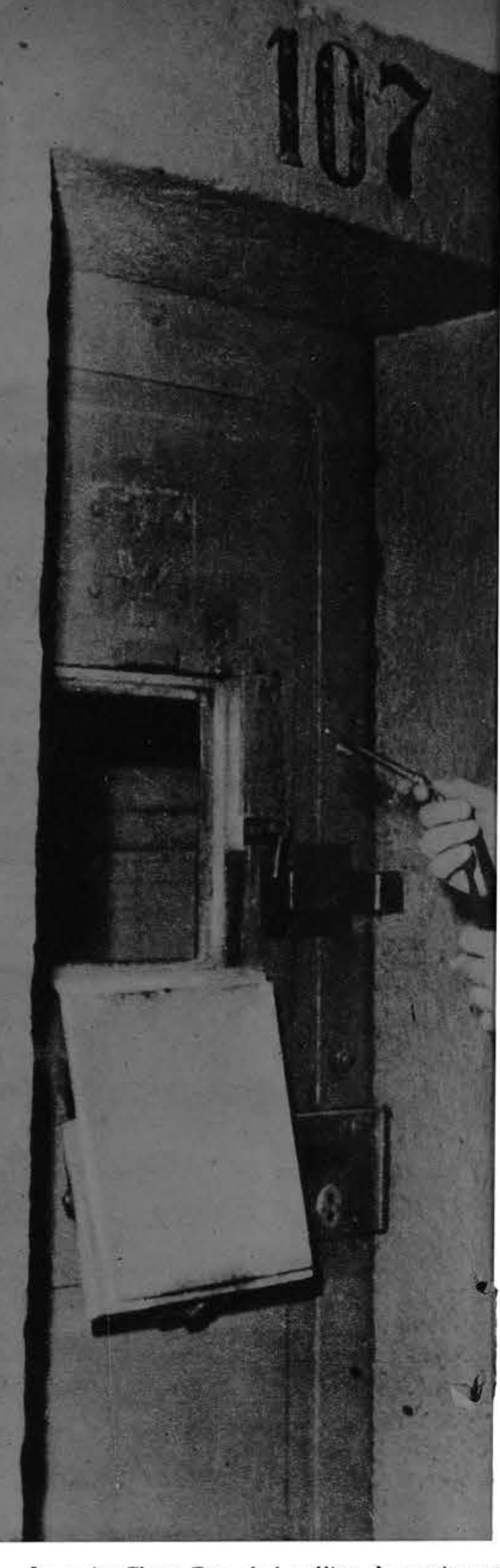
Jodl répond poliment à toutes les questions qu'on lui pose, tandis que Keitel, lui, devient facilement volubile. De parler et répondre aux questions, a-t-il dit aux enquêteurs, brise la monotonie de son confinement et maintient son cerveau actif.

Rosemberg est hésitant et souvent insupportable.

En quittant l'intérieur de la prison, j'ai vu Julius Streicher, l'homme aux yeux globuleux et à la réputation vile, marcher de long en large dans la cour entourée de murailles. Sa tête chauve brillait au soleil et ses vêtements flottaient autour de lui tandis qu'il se déplaçait en boitant. La barbe blanche et broussailleuse qu'il avait laissé pousser en mai dernier pour dissimuler son identité a disparu, et le Streicher bien rasé d'aujourd'hui ressemble beaucoup plus à l'impitoyable persécuteur de Juifs de Nuremberg du temps de Hitler.

Contrairement à certaines rumeurs, l'ancien gauleiter et éditeur de « Der Stuermer » ne manifeste aucun signe de folie. Sa conduite a été bonne et il a récemment répondu ce qui suit lors d'un interrogatoire précédant le procès :

— Je me sens bien. La nourriture est suffisante. J'aurai soixante et un ans en février. Je ne m'effondrerai pas. Ce sera peut-être le cas pour Ribbentrop, mais pas pour moi. J'ai déjà été emprisonné avant 1933 dans la cellule voisine parce qu'on m'accusait de persécuter les Juifs. C'est beaucoup la même chose cette fois-ci. J'avais envisagé le suicide, mais j'en suis venu à la conclusion que la meilleure façon de servir la cause du nazisme, c'est de lui donner un martyr.



Le major Elmer Fox, chef geôlier, devant la porte ... guerre qui sont jugés devant le tribunal de Nure...

●

Durant leur séjour dans les cellules, les criminels nazis ont subi interrogatoires et contre-interrogatoires, et peu à peu ils ont cessé de mentir pour « sortir la vérité ».

J'ai demandé au colonel John H. Amen (chef de l'équipe d'enquêteurs du juge Jackson) comment il savait si un Gœring ou un Ribbentrop mentait ou disait la vérité. Il m'a répondu : « De la même façon que nous savons quand un gangster interrogé aux Etats-Unis ment ou dit la vérité. C'est la même technique. »

Dans les interrogatoires de Nuremberg, il n'y a pas de place pour les définitions subtiles ou les réponses dilatoires. Tout est précis et chaque prisonnier est pleinement conscient de la gravité de son cas. Et celui qui ment aujourd'hui sait par expérience qu'il peut être placé demain devant des preuves contradictoires données par ses anciens camarades délibérément ou involontairement lors d'interrogatoires similaires.

De tels mensonges ne sont pas punis, mais aucun d'entre eux n'aime être surpris en flagrant délit de fait de déclarations émanant des autres. Aussi la vérité s'est-elle fait jour de plus en plus souvent au cours des dernières semaines précédant le procès.

Ainsi, revenant sur son attitude antérieure, le triste ministre des Affaires Etrangères de Hitler, Joachim von Ribbentrop, a admis qu'il connaissait longtemps à l'avance le plan de son maître d'annexer l'Autriche.

Il y eut, lors des interrogatoires de l'ancien marchand de champagne, des moments exaspérants où « il ne pouvait absolument pas se rappeler » ce qui était arrivé et où il prétendait n'avoir jamais été dans les secrets de Hitler. Pendant des semaines après la capitulation du Japon, le méfiant Ribbentrop a pris bien



Vue intérieure de la prison municipale de Nuremberg, située non loin du Palais de Justice où se déroule le procès des criminels de guerre. Dans ces cellules sont logés les chefs nazis accusés d'avoir déclenché une guerre d'agression contre l'humanité.



d'une des cellules où sont logés les criminels de emberg. Ceux-ci se sont déclarés non-coupables !

soin de ne pas se compromettre en exprimant une opinion défavorable sur « l'alliée de l'Allemagne ». C'est vers la mi-septembre seulement qu'il se laissa convaincre que le dernier représentant de « l'invincible Axe d'acier » n'était plus que ferraille, et il déclara : « J'ai toujours dit que seule l'Allemagne pouvait gagner la guerre. Sans nous, la catastrophe était certaine pour l'Italie et le Japon. » (1)

Celui qui a bien meilleure mémoire que Ribbentrop, c'est l'ancien chef de la 5e colonne autrichienne et l'ancien tyran de la Hollande : Arthur Seyss-Inquart. Il se déclare prêt à tout dire. Il explique, par exemple, que c'est en collaboration avec Ribbentrop qu'il a préparé les détails précis de l'Anschluss. En Hollande, il a exécuté les ordres donnés par Hitler et Ribbentrop avec une parfaite conscience.

Il est alors facile de diriger un doigt accusateur vers Ribbentrop et de dire : « Pourquoi avez-vous fait ceci ? N'auriez-vous pas pu démissionner et laisser Hitler accomplir seul sa sale besogne ? »

Là, Ribbentrop a une prompte réponse : « Je n'avais pas d'autre alternative que d'obéir aux ordres de mon Führer. Autrement j'aurais été envoyé le lendemain même dans un camp de concentration. »

Le vieux Franz von Papen, diplomate plus rusé d'un type différent, envisage les choses de façon plus réaliste. Il sait ce qui l'attend et cherche son appui dans les bons offices de l'Eglise. Il est le seul qui ait demandé jusqu'ici les services d'un aumônier. Il prie régulièrement et assiste à la messe célébrée par le prêtre américain mis à la disposition des prisonniers. Hans Frank, l'impitoyable gouverneur de la Pologne, lit constamment la Bible.

Alfred Rosemberg, lui, s'en tient au côté païen de l'existence. Il écrit énormément, dans le but sans doute de produire un nouvel ouvrage de philosophie déformée du genre de son « mythe » de triste mémoire !

Il y avait aussi, naturellement, Robert Ley, le chef du Travail allemand. Sobre par la force des circonstances, il préférait se plaindre que répondre aux questions.

En mettant misérablement fin à ses jours, il a échappé, comme Hitler, Himmler et Gœbbels, à l'éclat des audiences publiques et à l'inéluctable éventualité de périr des mains du bourreau de Nuremberg.

(*Exclusivité « Images »*)

Pétroles d'Iran

Les hommes d'affaires des trois grandes puissances manœuvrent à qui mieux mieux pour avoir accès aux ressources pétrolifères de l'Iran.

La Grande-Bretagne, les Etats-Unis et la Russie courtisent l'Iran — terre de chaleur et de mystère — dont la tragique pauvreté va de pair avec les richesses les plus fabuleuses.

Le PETROLE. Voilà la richesse de l'Iran. Elle constitue la raison de cette pressante cour faite par les détenteurs de la puissance mondiale.

En 1940, la production universelle du pétrole se répartissait ainsi : Etats-Unis d'Amérique, 163 millions de tonnes ; URSS, 20 millions ; Venezuela, 27 millions ; Iran, 10 millions.

En consultant ces statistiques, l'on est en droit de se demander pourquoi l'Amérique s'intéresse à l'Iran. Avec sa production pétrolière dépassant de 16 fois celle de l'Iran et de 5 fois celle de la Russie soviétique, pourquoi se tourmente-t-elle au sujet de ceux qui essaient d'obtenir des concessions en Iran ? Pourquoi veut-elle avoir une part dans les pétroles iraniens ?

La réponse à toutes ces questions se trouve dans les prédictions, faites par une partie de l'industrie américaine, d'après lesquelles les puits de pétrole des Etats-Unis seront à sec dans les dix années à venir.

Et la Grande-Bretagne ? Elle s'intéresse au pétrole iranien non seulement parce qu'elle possède des concessions dans ce pays, mais aussi parce que l'Iran fait partie du bloc sterling. Le pétrole qu'elle importe d'Iran n'affecte pas sa précieuse réserve de dollars. Cela lui permet en outre, en important du pétrole brut, de créer une industrie pétrolière sur son propre sol.

En 1938, le Royaume-Uni importait plus des 63% de ses produits pétroliers des pays compris dans la zone du dollar et 23% environ de l'Iran et de l'Irak. De son Empire, l'Angleterre ne prenait que le 8%. D'autre part, plus des 86% des importations de pétrole de la Grande-Bretagne consistaient en pétrole raffiné. Si en 1938 l'Angleterre possédait une raffinerie nationale, l'équivalent de 8 millions et demi de livres en monnaies étrangère aurait pu être économisé.

Comme la Grande-Bretagne et l'Amérique, l'intérêt que la Russie porte à l'Iran n'est pas dicté par un amour fraternel. Les Soviets raisonnent de la même manière que les Américains : leurs ressources sont limitées et ils ne peuvent compter uniquement sur les importations de Roumanie. De plus, ils sont voisins de l'Iran, ce qui, à leurs yeux, leur donne des droits égaux sinon supérieurs à ceux des Britanniques et des Américains.

Et si nous admettons la justesse du raisonnement américain et britannique en nous plaçant à leurs points de vue, alors le raisonnement russe devient également inattaquable.

Les chiffres du commerce iranien sont significatifs. Après les Indes, les Etats-Unis sont le plus grand client de l'Iran, la Russie ayant la troisième place et la Grande-Bretagne la cinquième.

Les régions du nord de l'Iran sont riches en pétrole, et pourtant elles ne sont pas encore développées. La Russie soviétique a demandé le droit de rechercher et d'exploiter le pétrole — notamment dans les districts de l'Azerbaïdjan, de Kuchan et de Mazanderan, ainsi que dans certaines parties du Samnan-Damghan et du Khorassan nord.

Pendant que le gouvernement iranien étudiait les propositions russes, il prenait connaissance des demandes de concessions reçues de la Grande-Bretagne et de l'Amérique.

En 1941, les troupes britanniques et russes (et quelques effectifs américains) occupèrent l'Iran. A cette époque, l'arrivée de ces troupes fut accueillie avec joie par les Iraniens. Mais depuis la fin des hostilités leur présence commence à irriter les habitants du pays, car la raison qui justifiait l'occupation n'existe plus.

Les Iraniens sont décidés à ne pas accorder de concessions tant que les troupes étrangères se trouveront sur leur territoire. D'autre part, on comprend davantage la signification des efforts déployés par les gouvernements étrangers pour obtenir des concessions lorsque l'on sait que la production pétrolière iranienne s'est élevée en 1939 à 78.600.000 barils de 42 gallons chacun.

La Russie contemple d'un œil jaloux les activités de l'Anglo-Iranian Oil Cy qui, la première, obtint en 1901 trois concessions s'étendant sur une grande partie de l'Iran du Sud. Cette compagnie a extrait 7.487.697 tonnes en 1935, 8.198.000 tonnes en 1936 et 10.200.000 tonnes en 1937. Ces chiffres expliquent en partie l'hésitation des Trois Grands à appliquer sans re tard la décision prise à Téhéran en dé cembre 1943 de « respecter l'intégrité te ritoriale, la souveraineté et l'indépendan politique de l'Iran ».

●

Abadan, sur le golfe Persique, est point principal des convoitises étrangère Pour atteindre, en venant du Nord, grand centre de raffinage, de vastes cha nes de montagnes, habitées par des léo pards de « neige » et des chèvres sauva ges, doivent être traversées. Peu de pa ses, menant à Abadan, existent dans cet formidable barrière naturelle.

Durant les premières années de la gue re, une centaine de pétroliers quittaient le rives boueuses du Chatt-el-Arab et descen daient le golfe Persique. Onze millions d tonnes de pétrole raffiné provenaient d'A badan.

Le pétrole brut d'Iran ne repose pa dans les lacs souterrains. Il se trouve dan les fissures d'un terrain calcaire, comme la pierre n'était qu'une immense épong imbibée de pétrole. Un « pipe-line » d 30 cm. d'épaisseur et long de 208 kilom tres descend des champs du Nord jusqu Abadan. Il est recourbé tous les 70 mè tres pour laisser une marge d'expansion de contraction pour parer aux change ments violents de température qui accom pagnent le passage du jour à la nuit.

Il y a des stations de pompage tous le 96 kilomètres, stations fortement gardée et armées pour repousser des bandes no mades spécialisées dans le sabotage l'incendie des pipe-lines.

Contrairement a la croyance courant les Iraniens s'intéressent énormément au tractations mondiales concernant le pétro le. Plusieurs écoles instituées par Rez Shah Pahlevi enseignent aux jeunes Ira niens la technique de la production pétro lifère.

Le gouvernement iranien aura fort faire avant de se décider à choisir u « prétendant » à sa convenance. Mais est plus que probable que la décision f nale consistera en plusieurs traités recon naissant des droits égaux à la Grande Bretagne, à l'Amérique et à la Russie. D cette façon, l'Iran sera en mesure de main tenir le *statu quo* en comptant que deu des Grands viendraient a son secours le troisième devenait trop ambitieux.

(*Exclusivité « Images »*) JOHN REED



1. Les événements en Iran font suite à la révolte kurde en Irak du Nord ; en outre, ils ont eu lieu à seulement 150 kms des riches champs pétrolifères de Mossoul.

2. La révolte séparatiste éclate en Azerbaïdjan. Des combats sont engagés à Mianeh, Tabriz, Astara et le long de la voie ferrée de Téhéran.

3. A Kazvin, les Soviets ordonnent aux Iraniens de rebrousser chemin.

4. Les Etats-Unis, la Grande-Bretagne et l'URSS sont liés par les déclarations de Téhéran signées Roosevelt, Staline, Churchill pour respecter la souveraineté territoriale et l'indépendance de l'Iran.

5. Si les événements le nécessitent, le gouvernement iranien songerait à s'établir dans la zone britannique.

MAQUIS GREC

Un journaliste d'Égypte a pu se mettre en contact avec les maquisards retranchés dans les montagnes de Macédoine, dans un site grandiose et dramatique.

A Athènes, on parle, sous le couvert, de bandes se battant dans la montagne.

Le gouvernement nie. Pourtant de grands chefs, comme Sophoulis, m'avaient affirmé l'existence de pareilles organisations.

Que sont ces bandes ? Peu à peu, par des recoupements, de longues discussions avec des « gens renseignés », j'arrivai à m'en faire une idée assez précise. Certaines tranches de la population refusent d'admettre l'état actuel des choses. Alors, elles prennent le maquis !

Ce sont des « Eamistes » ou d'anciens membres de la police organisée par les Allemands, sachant le sort qui les attend. Ces hommes vivent dans la montagne. Ils luttent : d'abord, entre eux, ils pilient les villages ne partageant pas leurs vues politiques ; ensuite, ils sont tous plus ou moins, selon les tendances du gouvernement au pouvoir, poursuivis par la police.

Je vous éviterai le récit des longues et patientes démarches qu'il me fallut entreprendre pour me mettre en contact avec ces maquisards. Je passerai aussi sur les nombreuses ruses que je dus déployer pour éviter la poursuite de la police. Le fait important est que j'ai pu approcher ces hommes et les voir à l'œuvre.

●

Plus de route. Le chauffeur refuse de nous suivre. Notre guide prend la tête.

— Croisez les bras devant vous, dit-il.

Le sentier est dur. Il part dans la montagne, sèche, aride. Des pierres, des broussailles, des chardons. De temps en temps, un amas de rocs chaotiques, un plateau étroit, les ruines de quelques maisons. Pas d'habitants. Les champs ne sont pas cultivés. La nature devient de plus en plus sévère. Il est pénible de monter sans bouger les bras.

Le chemin serpente dans une coulée. Je cherche les traces d'une existence quelconque. Rien. Seule la nature grandiose et calme.

Brusquement, une pierre glisse derrière moi. D'une pièce, je me retourne. Un homme est là, sorti de nulle part. Il fait signe au guide de continuer.

Il porte un vieux pantalon kaki, un blouson noir de l'armée italienne. Ses pieds sont nus malgré le froid déjà vif de l'automne. Il ne porte pour toute arme qu'un large coutelas.

Nous continuons notre chemin. Surgissant comme des ombres, et toujours sur nos arrières, des hommes semblent sortir de la montagne. Deux femmes se joignent aussi à nous.

Le sentier devient de plus en plus étroit. Il débouche à l'improviste sur un minuscule plateau encaissé. C'est le lieu de réunion de la troupe. Sur cette crête, des hommes étendus veillent. De cette crête partent des sentinelles en relais qui gardent la montagne. Elles communiquent entre elles par un système de signalisation extrêmement simple : la main ouverte : ami ; fermée : ennemi. Ainsi, depuis notre arrivée, notre petit groupe a été continuellement surveillé.

Je suis en pleine invraisemblance. A quelques centaines de kilomètres, Athènes : gaie, souriante avec ses tavernes, ses guitaristes, ses poètes, ses politiciens habiles. Ici, la nature, la nature sauvage dans toute sa beauté brutale.

Il est assez tard : le crépuscule descend, mettant sur la montagne de magnifiques tons violets. Les derniers rayons du soleil tombent sur les visages durs et fermes.

Il y a presque une centaine de personnes sur le plateau. Des femmes fortes, solides, de vraies montagnardes, arrivent portant des fagots. Dans des âtres noircis, elles allument un feu.

Le groupe me regarde curieusement. Mes habits de ville ont l'air absurde. Se détachant, un jeune homme s'avance. Il est très brun, ses vêtements sont en loques. Pourtant, un je ne sais quoi émanant de sa personnalité le différencie de ses camarades. Il engage la conversation dans un français parfait. Il a fait ses études à Athènes, chez les Frères. Au commencement de la guerre, il présentait sa deuxième année de médecine. Mobilisé, il partit. A la défaite, il a rejoint le maquis. Pendant toute la lutte, il a utilisé ses rudiments de médecine pour soigner les blessés. « J'ai beaucoup appris », dit-il, un peu naïvement. Maintenant, il pourrait retourner à Athènes et reprendre près de sa famille une vie de jeune homme aisé. Il ne veut pas. Qui donc soignerait ses camarades ?

La nuit est tombée. Des hommes arrivent, d'autres partent. On change les sentinelles. Les feux s'allument. Je me sens las de ma longue marche.

Par une fente du rocher, nous arrivons jusqu'à un trou circulaire d'à peu près un mètre et demi de diamètre creusé dans la montagne. Nous entrons. Il fait absolument sombre. Je heurte en passant des corps endormis. J'arrive dans le coin qui m'est destiné. Je tâte le mur : il est bien sec. Sur le sol, un lit fait de brindilles de pin.

— Bonsoir, dit mon camarade.

Malgré la fatigue, je n'arrive pas à fermer l'œil. Sur le cadran lumineux de ma montre, une heure passe. Toujours pas de sommeil. Autour de moi, plusieurs hommes ronflent. A l'extérieur, tout est silencieux. Seul, de temps en temps, l'éclatement sec du feu de bois résonne dans la nuit. Vraiment, je ne peux dormir. Je me lève et, à tâtons, me fraie un chemin vers la sortie.

A la porte, un homme est de garde. Il m'indique le passage qui mène au plateau. Tout est calme, pur, tranquille. Autour du feu, des hommes sont assis. L'un d'eux tient une guitare ; il joue et chante de ces chants de montagnards, mélancoliques et violents. Les autres, perdus dans leurs pensées, l'écoutent. La flamme leur fait des visages irréels. Le ciel est haut, transparent. Les étoiles semblent perdues dans l'immensité de la voûte. C'est l'heure où le masque tombe, l'heure où ces rudes montagnards redeviennent des hommes malheureux. Du fond d'eux-mêmes remonte le souvenir du village détruit, de la femme assassinée, de l'idéal frustré.

●

L'aube me surprend, à moitié gelé sous une peau de mouton jetée sur mes épaules. Autour de moi, le camp se réveille. Il fait encore sombre. Une dernière étoile se perd dans le ciel qui blanchit déjà. Des femmes s'agitent autour du feu. Je m'approche. Une d'elles est en train d'ouvrir un paquet de « NAAFI Tea » ; elle en prend une poignée et la jette dans l'eau bouillante. Elle la laissera bouillir pendant un long moment, obtenant ainsi un thé très foncé et en même temps économique. Naturellement, le goût y perd.

De la caverne, des hommes sortent. Ils vont relever la garde. Ils s'avancent et, bruyamment, boivent leur tasse de thé, leur seul déjeuner. Ils sont heureux, car, bien souvent, ils n'ont qu'une tasse de tisane d'herbes. Naturellement, pas de sucre. (A Athènes, il vaut 4.000 drachmes le kilo.)

Mon ami me rejoint. Je le prie de me faire visiter le système de gardes.

— Suivez-moi, fait-il.

Nous partons par le chemin opposé à celui de notre arrivée. Nous traversons la caverne et, par une seconde issue que je n'avais pas remarquée, nous ressortons.

Un homme est là, étendu sur le ventre. Je me couche à côté de lui. Par un interstice entre les roches, il voit le guetteur qui est en dessous. Il peut ainsi, en même temps qu'il surveille une large région, protéger son camarade. Le système est simple, ingénieux, vieux comme le monde.

Par de petits chemins nous sortons de la colline. Nous sommes en pleine campagne, mais dans une région amie. Il n'est plus besoin de se cacher.

Le grand silence nous accompagne. Pas un bruit de vent dans les arbres pour l'interrompre. Silence habité.

Au coin du sentier, la tache rouge d'un village.

— Attention, dit mon ami, il y a peut-être un policier.

— Comment peux-tu le voir d'ici ?

— L'habitant de la première maison est à nous. Il met un mouchoir à sa fenêtre en cas de danger.

Je regarde : il n'y a rien. Nous dévalons le sentier et pénétrons par la porte du jardin.

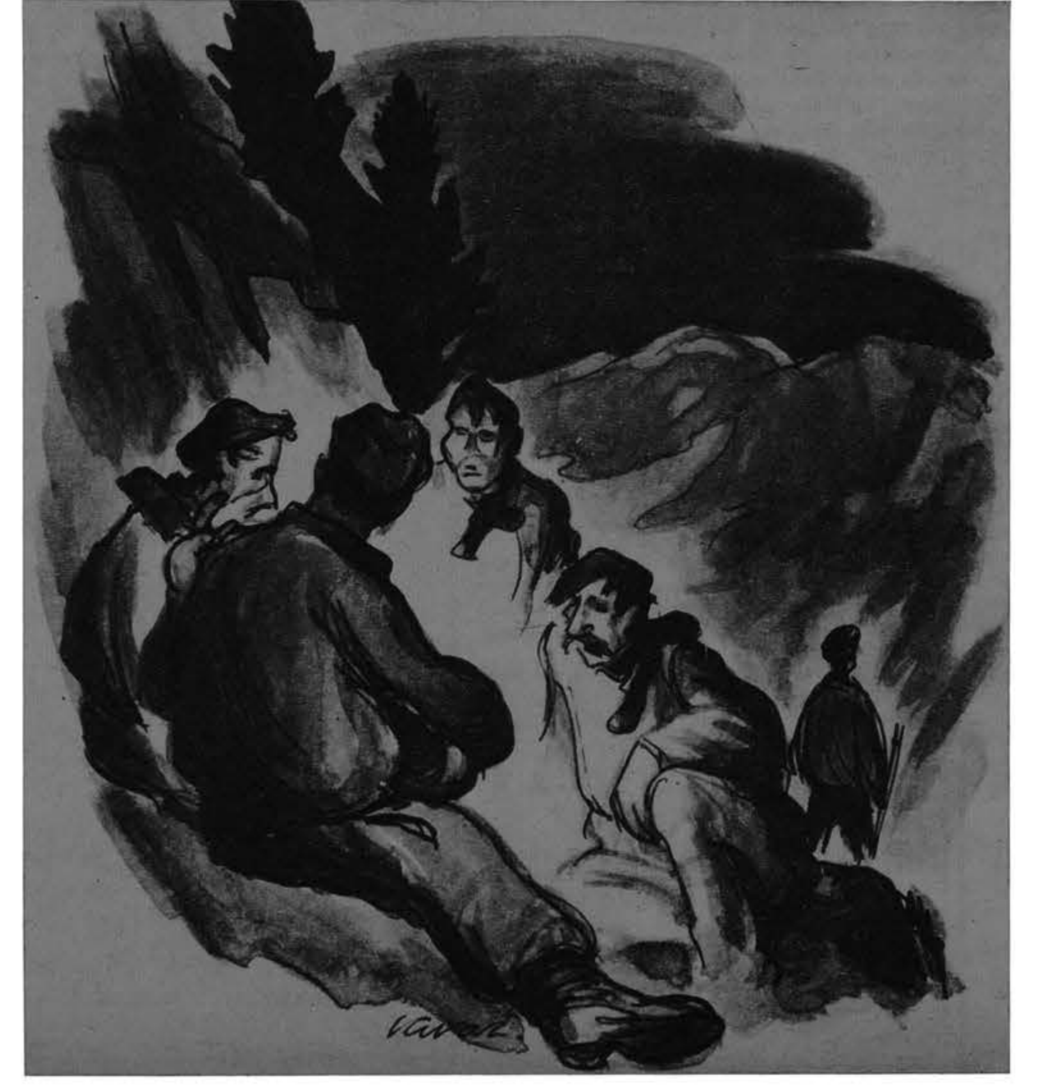
L'homme me regarde avec méfiance, puis, après avoir parlé avec mon compagnon, me serre la main. D'une cruche mise à fraîchir dans un baquet d'eau, il me sert un verre de *retsina*.

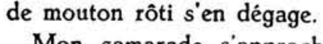
Il semble agité et raconte une longue histoire à mon ami qui se rembrunit en l'écoutant parler.

— Viens vite, me dit-il, il y a de mauvaises nouvelles.

Nous refaisons le chemin en sens inverse, très rapidement. En vingt minutes, nous sommes au sommet de la colline. Au passage, mon ami avertit chaque sentinelle.

Il est onze heures et demie, quand nous arrivons au plateau. En travers du feu sont posées de longues baguettes, autour desquelles rôtissent des cubes de viande. Les femmes, de temps en temps, s'approchent et les tournent. Une délicieuse odeur





de mouton rôti s'en dégage.

Mon camarade s'approche du groupe, lâche quelques mots et se précipite dans la caverne. Quelques instants plus tard, tout le monde est réuni sur le plateau.

Ils sont maintenant armés — de la plus étrange façon, d'ailleurs. Les uns portent de grands coutelas, d'autres des revolvers d'ordonnance italiens, une mitraillette, suffisamment de grenades, celles-ci allemandes.

J'essaye de comprendre ce qui se passe. Il semble qu'un des éclaireurs de la troupe ait rapporté la présence d'une bande adverse se déplaçant vers la nôtre. L'éclaireur est venu par des raccourcis connus de lui seul, et l'on ne doit pas attendre l'ennemi avant deux heures de temps.

Les hommes ont faim. La viande semble à point. On nous la sert à même la main, avec des tomates et du *retsina* au goût très prononcé.

— Pas de pain. Ce qui nous manque le plus, me dit le jeune infirmier, c'est le pain. La récolte a été très mauvaise cette année, et seuls les gens qui reçoivent des provisions de l'UNRRA pourront se payer le luxe de manger du pain.

La viande est dure, les tomates excellentes. Pour notre appétit aiguisé par le grand air, le menu est maigre. J'apprends qu'aujourd'hui, c'est un menu spécial en mon honneur. En temps normal, tomates, olives et lait de chèvre composent l'ordinaire.

Ce genre de repas ne porte pas aux longues digestions, et autour du chef un petit groupe discute avec passion.

— Ils font le plan, me dit mon ami. Il ne s'agit pas de livrer une bataille en règle ; il faut, au contraire, éviter cela autant que possible, vu le manque de munitions. Les munitions, c'est pour la police. Prouver au groupe adverse que l'on n'a pas la moindre intention de se faire déloger, voilà le but.

Une heure passe. Tout le monde a les nerfs tendus. Le chef va d'une sentinelle à l'autre. Rien. Encore rien.

Il est temps de partir. Silencieusement, en file indienne, ils se glissent dans le sentier. Un quart d'heure après, la troupe arrive à l'endroit où mon taxi s'est arrêté. De là, ils ont une vue totale sur la vallée menacée.

Ils se dispersent. Moi-même je m'abrite derrière un rocher. L'endroit semble de nouveau complètement désert. L'ennemi peut venir. Il ne se rendra compte de rien avant les premières balles.

Derrière mon rocher, le temps semble refuser d'avancer. Il est deux heures. Le soleil tape sur la vallée. Quelques oliviers décharnés envoient leur ombre tordue. Le ciel est parfaitement pur et transparent.

J'ai chaud, je pense à Athènes. Au *Grande-Bretagne*, c'est l'heure où l'on prend le dernier *ouzo* dans un grand verre avec beaucoup de glace.

●

En bas, le petit groupe s'arrête. Les hommes semblent se concerter. Que vont-ils décider ? Les maquisards de mon côté se ramassent anxieux. L'atmosphère est dense, dangereuse. Le grand silence de la montagne entoure toute la scène.

Soudainement, la troupe se décide à éviter le combat et pénètre dans l'autre vallée. De notre côté personne ne bouge. Le tout n'est peut-être qu'une ruse. Une demi-heure passe ainsi. Puis l'ordre est donné de se retirer. Les hommes sont encore tout tendus par l'action. Ils remontent en silence le sentier. Mon ami m'a rejoint.

— Nous l'avons échappé de près.

— Pourquoi « échappé » ?

— Les munitions sont si rares ! dit-il.

Il a l'air fatigué, abattu. Ces trois heures ont été rudes pour tout le monde.

— Pourquoi continuer la lutte ? Où cela vous mènera-t-il ?

— S'arrêter, dit-il en haussant les épaules, c'est la mort certaine.

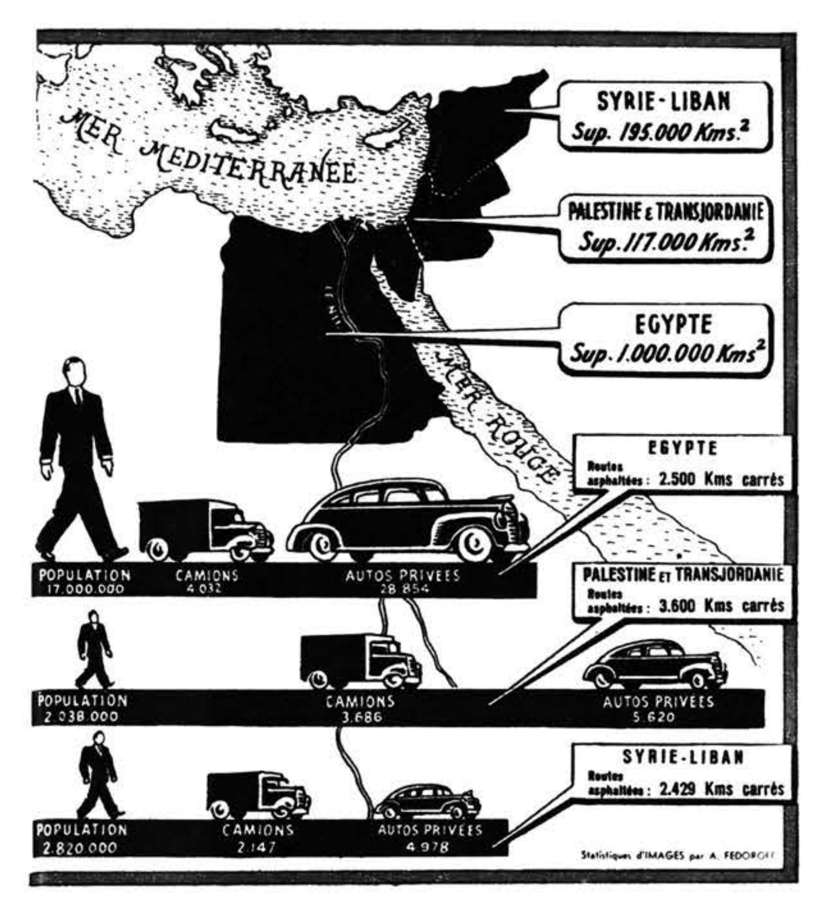
— Le gouvernement a accordé une amnistie.

— Vous qui avez vu les prisons, vous croyez encore aux amnisties ?

Le reste du chemin se fait dans le silence. La nuit tombe vite. Autour du feu, la guitare reprend son chant tragique. Je devais partir le lendemain. Mais ces hommes allaient rester là, continuant leur guerre sans espoir...

Dans toute la montagne de Macédoine, de mêmes guitares éveillaient autour du même feu une semblable amertume.

PHILIPPE GELAT



Le tableau ci-dessus indique combien le réseau routier égyptien, comparé à celui des pays voisins, est nettement insuffisant aujourd'hui.

AYONS DES ROUTES !

Bientôt de nouvelles automobiles nous viendront d'Amérique et d'Angleterre. Notre réseau routier devrait être développé pour répondre aux besoins d'une circulation qui va en augmentant.

e public égyptien a appris avec plaisir, il y a quelque temps, que le gouvernement avait décidé d'allouer un crédit de 3 millions de livres pour la construction de routes pendant une période de cinq ans. Le dit actuel de 3 millions de livres permettra au gouvernement de cons- re seulement 800 kilomètres de routes provinciales et d'accélérer la ré- tion des routes asphaltées déjà existantes et négligées durant les hos- tes.

l est intéressant de noter que le contribuable égyptien paye à présent Trésor 2 millions de livres annuellement sous forme de droits d'accise la benzine et qu'une autre somme de 500.000 livres est encaissée par gouvernement pour délivrer des permis de circulation. Avec le retour x conditions de vie normale, des sommes considérables, provenant des its de douane sur les voitures, les pneus, les pièces de rechange, etc., ndront s'ajouter à celles mentionnées plus haut, de sorte que les 3 mil- ns de livres votées par le gouvernement pour 5 ans seraient entièrement uvertes dans une année.

Comparé aux réseaux routiers des pays voisins, celui de l'Egypte est tement insuffisant. La Palestine, la Transjordanie, la Syrie et le Liban t une superficie et une population représentant le tiers de celles de l'E- pte ; et pourtant il existe dans ces pays plus de 6.000 kilomètres de rou- s asphaltées contre 2.500 kilomètres en Egypte. De plus, dans ces Etats Moyen-Orient, il y a un camion pour chaque 810 habitants, tandis qu'ici ne compte qu'un camion pour 4.250 habitants. Ces pays voisins ont un seau routier interurbain et provincial assez étendu et très peu de res- ctions sont imposées au transport par camion.

Le public égyptien a souvent exprimé son opinion sur la condition des utes égyptiennes. Quoique les critiques soient certainement justifiées, il est que juste de mentionner que le département des Ponts et Chaussées a jamais eu assez de fonds à sa disposition pour mettre à exécution un ogramme important de constructions routières.

Comme la plupart des pays, l'Egypte est tiraillée entre le rail et la route. ais ce problème ne devrait pas être résolu par l'imposition de restrictions ntraires aux intérêts du public. Il ne fut pas permis au plus vieux systè- e de transport en Egypte — le transport par canaux — d'entraver le dé- loppement des chemins de fer, pour la raison évidente que ces derniers ésentaient plus d'avantages. Cependant, ces deux systèmes servent cha- n un but défini et les canaux, en dépit d'un système ferroviaire efficace, ntinuent à transporter un fret considérable. De même, le transport auto- bile possède certains avantages sur le transport par chemins de fer, et e politique intelligente de coopération entre les deux est des plus né- ssaires dans l'intérêt général.

l faut noter que l'Egypte n'a pas besoin pour le moment d'autostrades, is plutôt de routes secondaires bien asphaltées reliant les diverses pro- ces de la Haute et de la Basse-Egypte entre elles. En Europe et en Amé- ue, les grandes routes nationales ne furent pas construites avant celles ccordant les villes et villages d'un pays. Ce n'est que lorsqu'un réseau utier est complet que les routes provinciales sont alors élargies et conso- ées pour faire partie intégrante d'un système plus général. Les autostra- s constituent donc un luxe pour tout pays n'ayant pas suffisamment dé- loppé ses routes secondaires.

Une route secondaire peut être construite à raison de L.E. 3.000 par kilo- ètre, tandis que les autostrades, analogues à celles existant en Europe ou Amérique, reviennent de 20.000 à 60.000 livres le kilomètre.

La construction en Egypte d'un réseau routier desservant toutes les par- s du pays améliorera indirectement la santé publique. En outre, le dé- loppement des routes permettra, par tous les temps, le transport rapide s légumes et fruits frais de leurs centres de production aux différents rchés. Un accès plus rapide vers les villes favorisera l'expansion des ites urbaines, ce qui facilitera une distribution plus rationnelle de la pulation et l'amélioration des conditions de vie. Enfin, un programme rdi de constructions routières donnera au gouvernement un moyen de soudre le problème du chômage consécutif à la fin de la guerre.

En résumé, ce qu'il faudrait à l'Egypte, c'est :

1° Un bon réseau de routes secondaires reliant les provinces entre elles.
2° Des routes reliant la Haute-Egypte au Caire et Le Caire aux princi- ales villes de la Basse-Egypte.
3° Des routes désertiques pour permettre le développement des oasis.
4° Une route descendant le long du rivage de la mer Rouge, et des rou- s secondaires reliant les ports de cette côte aux villes de Haute-Egypte trouvant à la même hauteur. Ceci permettrait le développement des res- urces minières considérables se trouvant dans cette partie du pays.
5° Des routes reliant l'Egypte aux pays voisins de l'Est et de l'Ouest.

Le développement des routes ayant toujours amené un développement orrespondant de bien-être et de civilisation, il est à souhaiter que l'E- ypte se donne enfin un réseau routier digne de son prestige.

B. C.

Le CHAPITRE DES Concerts

— Ce n'est pas que je n'aime pas la musique, mais quand je pense qu'on aurait pu passer agréablement la soirée quelque part !

— Ah ! ma chère ! Comme elle a bien interprété le concerto de Mozart avec sa robe garnie de dentelles, les fleurs piquées à la taille, la jupe toute plissée !...

— Nous allons passer une agréable soirée. J'ai deux billets de concert... pour tes parents.

— Ça ne doit pas être très fameux comme concert. Il y a encore des places !

→

Histoire sans paroles.

(Par KIRAZ)

Cette Semaine...

L'ORCHESTRE CLASSIQUE



Les vieux mélomanes se souviennent avec plaisir des concerts symphoniques et dominicaux des maestros Bonomi, Milani ou Poliakine qui, il y a vingt ans, faisaient courir tout Le Caire. C'est pour renouer avec cette tradition et pour répondre à des exigences nouvelles qu'un orchestre vient d'être créé dont le but est de donner tous les dimanches, à onze heures, dans la salle de fêtes du Lycée Français, un programme musical de veine légère.

Composé d'éléments de choix — on reconnaît au piano A. Rampezzotti et comme premier violon Antonio De Salvo — cet ensemble est des plus homogènes sous la baguette animatrice de Marcus White qui, après avoir dirigé des concerts à Manchester, aura le mérite de doter Le Caire d'un orchestre permanent. Si les instruments à cordes et à vent sont dignes des professionnels qui les jouent, c'est une surprise agréable de noter combien les cuivres — bien que peu nombreux — sont supérieurs à ceux de certains orchestres étrangers entendus ici.

Aussi, à pareille cohésion instrumentale, on est en droit de demander plus que de la musique légère, surtout lorsque celle-ci se compose — en partie, fort heureusement — d'une *Marche Militaire* de Saint-Saëns ou de la *Suite Espagnole* de Paul Lacombe. Il serait dommage que ce nouvel orchestre du Caire qui s'intitule *classique* tourne en orphéon pour kiosque de jardin municipal. Foin de la musiquette ! Le public a bien marqué son goût en applaudissant plus longuement les autres morceaux du programme, surtout *Le Songe d'Une Nuit d'Eté* de Mendelssohn et la *Rhapsodie Norvégienne* de Svendsen.

LA MAISON DES ARTS

C'est au pied levé que Mario Feninger de Rogatis a joué mercredi soir au Studio Alban devant la centaine de mélomanes qui constituent le groupe de la « Maison des Arts ». Mais pour improvisé qu'il fut, son programme était des mieux composés. Au demeurant, il comportait les morceaux qui devaient figurer à son récital de samedi devant le grand public de « Music for All ». Mario Feninger de Rogatis — ce nom déjà familier aux fervents de la musique semble destiné à encore plus de notoriété — est un jeune pianiste fort doué dont la technique mûrit rapidement. On l'a constaté en entendant son interprétation de l'*Aria en do majeur* de Bach-Bosoni, de l'*Ouverture à la 8e cantate* de Bach-Saint-Saëns, et, surtout, de quatre sonates de Scarlatti où M. Feninger de Rogatis se sent peut-être le plus à l'aise. Du côté romantique, des études de Chopin, *Les Papillons*, ce morceau rarement joué de Schumann et *Campanella* de Liszt, enlevé avec fougue, ont permis au pianiste de faire montre de sa virtuosité.

Rappelé au piano par des applaudissements chaleureux, c'est avec piété filiale que Mario Feninger de Rogatis a joué un *Prélude et toccata* de sa mère, compositeur et professeur bien connu, et aussi le délicat et ravissant *Jeunes filles au jardin* de l'Espagnol Mompou.

LA PHOTOGRAPHIE EST-ELLE UN ART ?



C'est la question qu'a posée le Foyer d'Art au cours d'un débat, vendredi dernier. Pour Richard Mosseri, fervent photographe, il ne fait l'ombre d'aucun doute que la photographie est un art, c'en est même le septième, après — ou à côté de — l'architecture, la musique, la peinture, la sculpture, la poésie et la danse. Et de prouver son bref exposé par des exemples puisés dans des collections et albums, et en citant la phrase de Lamartine : « ...c'est plus que de l'art puisque c'est fait en collaboration avec le soleil ! » (On ne connaissait pas, alors, la photographie à l'éclair des lampes.) Ce n'est pas l'avis du maître-photographe Alban qui prétend que n'importe qui peut presser sur un bouton et obtenir une image. Et si l'on objecte que dans une bonne photo il entre une part de style, de composition et de valeurs, il rétorque que pour l'ébénisterie et la chaussure il faut également de l'apprêt. Pour Alban, donc, la photographie n'est, somme toute, qu'un art mineur, si art il y a. A quoi réplique — pour la corporation ainsi trahie, Idabel : « ...il y a une technique d'art dans la photo comme dans une peinture ! »

Pour qu'il y ait œuvre d'art, il faut qu'il y ait expression de personnalité. Est-ce que la photographie exprime une personnalité ? L'artiste crée ; il semble que le photographe fixe ce qui se présente à son regard. Il y a, pourtant, des photograhies qui nous émeuvent autant que des tableaux. Alors ?

AUX A.C.F.E.

La conférence de M. Jacques Tagher, mercredi soir, à l'Oriental Hall bondé, a été comme une introduction à la série que « Les Amis de la Culture Française en Egypte » consacreront cette saison au rayonnement de la France dans ce pays depuis l'échec militaire de l'Expédition de Bonaparte et le prodigieux succès des missions culturelles qui l'accompagnaient. C'est par l'esprit et le cœur que la France a conquis l'Egypte. Une lignée d'hommes remarquables dans tous les domaines, parmi lesquels on compte Clot bey, Mariette, Linant pacha, Cérisy et de Lesseps, a contribué à y faire aimer la culture française en dépit des complications diplomatiques — en 1882 et à Fachoda, par exemple — survenues au cours de ces cent cinquante dernières années.

Ce prestige est-il appelé à durer à la suite des événements mondiaux plus récents ? M. Jacques Tagher est persuadé que le rôle de la France n'est pas prêt de finir ici. Et de citer cette phrase de l'historien Lecarpentier : « La France a ressuscité l'Egypte ancienne et suscité l'Egypte contemporaine. »

LA BELLE AU BOIS



Un préjugé prétend que les fables ne sont pas compatibles avec notre époque « judicieuse et éclairée ». Le théâtre de Giraudoux nous a déjà prouvé le contraire. Et voici qu'une féerie de Jules Supervielle, inspirée des contes de Perrault de notre enfance, dément également cette assertion. Après Pitoëff et Louis Jouvet qui l'ont montée avec la mise en scène que l'on imagine, le groupe artistique des « Amitiés Françaises » aurait eu à affronter bien des difficultés scéniques en la présentant, à son tour, mardi soir. Il les a évitées avec subtilité en en donnant seulement une lecture. Cette version dépouillée a permis de mettre en évidence le texte d'une valeur poétique qui se suffit vraiment.

Si, par delà son éthymologie latine, le mot « fée » provient bien du grec *phao* qui signifie : je parle, on comprend pourquoi « La Belle au Bois » a gagné à être précisément parlée. Elle le fut, du reste, avec un charme incontestable. Ses interprètes, ne jouant qu'avec la voix, ont su tirer le plus d'effet de celle-ci. Leur débit aisé, leur diction exemplaire meublaient la scène mieux que l'auraient fait des costumes et des accessoires.

Au demeurant, la distribution était des plus heureuses : Mme Myriam Jabès (La Belle au Bois) ingénue à ravir ; Mme Renée Setton (La Marraine) d'une anxiété communicative ; Mlle Marguerite Croisier (La Cuisinière) qui a été applaudie à scène ouverte pour son personnage campé avec verve ; Mlle Nora Ipékian (La Fée Carabosse) âpre et artificieuse à souhait ; M. Honoré Soulon (Barbe-Bleue) empoignant ; et M. Raoul Germond (Le Chat Botté) câlin.

Bien que sans apprêts, le spectacle de « La Belle au Bois » nous a transportés, par le truchement de sa seule poésie, non seulement dans « Il était une fois... », mais aussi dans « Il est encore... », « Il est toujours... » — J. M.

FÉMINITÉS

Tailleur sport, dans le goût du jour : taille très accusée, basque large, plus longue dans le dos ; poches et revers arrondis, trois boutons ; jupe droite et ample. ↑

→ Petite robe de laine fine, extrêmement simple. Deux pattes triangulaires retiennent la ceinture de couleur cerise. Une bande de gros grain est incrustée dans les manches et la jupe.

← Pour les déjeuners en ville, un ensemble gai et original : jaquette de laine souple, garnie de cloutés dorés, robe de lainage noir, simple. Taille soulignée par un corselet assorti.

ADIEU AUX UNIFORMES !



La guerre terminée, mes amies en uniforme n'ont plus qu'un rêve : retourner bien vite vers la mère-patrie ; reprendre leur train de vie ou tout au moins revoir les êtres chers dont elles ont été longtemps séparées.

J'ai tout d'abord dit adieu à Nicole, si jolie dans son uniforme de lieutenant français. Nicole est Parisienne. Grande, mince, blonde, elle porte avec une élégance infinie l'uniforme bleu. Très active, elle n'a eu qu'un but : servir son pays avec courage.

— Je fais partie du mouvement de la Jeunesse Catholique de France et je sais que je serai très occupée. J'arriverai à Paris en pleine saison. Il me faudra reprendre contact avec les camarades dont un grand nombre ont servi dans la Résistance. J'ai reçu plusieurs lettres me demandant d'occuper un poste actif dans les clubs de la Jeunesse. Je sens de plus en plus que la jeunesse de France, libre, unie, courageuse, doit s'épanouir pour créer ce monde de demain qui est devenu le monde d'aujourd'hui. Miraculeusement sauvé, soutenu par un grand chef, mon pays attend et travaille maintenant pour sa moisson spirituelle. Nous ferons de tout, nous, la jeunesse de France, pour que notre patrie survive à la catastrophe mondiale. Pour cela, il faut des foyers sains, une collaboration dans la vie professionnelle et l'union des Français. L'unité est la base de la défense nationale. Notre pays a besoin d'hommes et de femmes de caractère bien plus que de canons, et c'est à nous de nous organiser.

•

— Mon avenir ? J'étais une étudiante en psychologie avant de venir dans le Moyen-Orient, me dit Mary qui est une W.A.A.F. J'ai été heureuse de servir dans la R.A.F. anglaise que j'aime et que j'admire. Mais maintenant je vais retourner à mes études. Dans une année, je serai à même de m'occuper des enfants délaissés qui m'intéressent. Je suis sûre qu'il existe des méthodes nouvelles pour apporter de la lumière dans leur vie. Si je suis heureuse depuis la paix ? Oui, mais notre manière de vivre est fausse : trop facile, molle, nous semblons vivre sur la défensive depuis la victoire. Quel sabotage d'énergies et de pensées humaines ! Il faudrait renouveler notre conception de la paix, et je sais que nous, femmes, aurons notre part à jouer. Ma sœur était sténo-dactylo dans la récente conférence de la paix. Elle m'écrit : « Les premiers pas sont difficiles. Mais ne nous laissons pas ébranler. Le monde a besoin de femmes fortes. »

•

— J'ai perdu mon mari, me dit Diana. Il a été un des premiers Australiens tués dans le Pacifique. C'est alors que j'ai voulu faire quelque chose. J'ai suivi des cours d'infirmière et j'ai consacré tous mes efforts à mes blessés. De retour en Australie, je compte offrir mes services à un hôpital et servir comme nurse. J'aimerais même travailler la nuit : c'est aux heures où les ténèbres enveloppent la terre que l'angoisse s'installe au chevet d'un malade. L'insomnie est tragique : je l'ai connue pendant mes heures de deuil, c'est pour cela que j'aimerais être une nurse pour la nuit.

•

Debora travaille à la Citadelle. C'est une des plus intéressantes A.T.S. qu'il m'ait été donné de rencontrer. Réfugiée d'Allemagne, elle a perdu ses parents dans le camp de concentration de Dachau et elle a vécu la vie des colonies en Palestine :

— J'aimerais travailler dans un laboratoire. Je me demande si l'énergie atomique dont on a tant parlé ne pourrait pas être orientée pour créer un bonheur immédiat. Une crème atomique qui ferait sauter les rides, une eau atomique qui emporterait les cheveux blancs ou supprimerait les courbatures des vieux.

•

Et voilà : mes amies en uniforme s'en vont chacune avec leurs rêves, leurs espoirs, leurs projets. Mais j'ai confiance en elles : la guerre leur a ouvert des horizons nouveaux. Elles ont été, elles aussi, les artisanes de la victoire ; maintenant elles travailleront pour maintenir la paix dans le monde.

ANNE-MARIE

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,

Un groupe de savants américains, pensant que la force atomique, l'arme la plus destructive du monde, pouvait prolonger la vie, ont entrepris de nouvelles recherches qui, espèrent-ils, accroîtront d'un siècle la durée de chaque vie humaine.

De sorte qu'à soixante ou soixante-dix ans, un homme pourra se considérer comme un jouvenceau ayant encore devant lui cent années d'existence...

Faut-il se réjouir d'une pareille nouvelle, ma cousine, ou, au contraire, déplorer de devoir passer sur cette terre dix décades de plus ? Pour mon compte, je vous avouerai très sincèrement qu'une pareille perspective est loin de m'enchanter, et que si la vie me paraît parfois bien amère, je me console en me disant qu'au bout de tout cela une fin pas très éloignée m'attend.

Que deviendrait notre existence si nous avions encore 130 ou 140 années à vivre ? Ainsi, quels seraient vos projets pour dans un siècle ? L'idée même n'en est-elle pas effrayante, et vous voyez-vous d'ici dire à votre enfant : « Ma fille, va dire à ta fille de dire à sa fille que la fille de sa fille pleure » ?

Non, non, ma cousine, je ne veux même pas envisager une telle éventualité dont la seule perspective me terrorise considérablement. Et imaginez un peu un couple qui, ayant vécu dans une mésentente continuelle, se fait des reproches après cent ans de vie commune.

— Voilà un siècle que je te supporte, déclare avec humeur le mari à sa moitié. J'en ai assez ; il est temps que nous nous quittions.

Mais le juge, appelé à prononcer la sentence de divorce, remarquera :

— Tout de même, monsieur, vous avez subi durant cent ans les tracasseries de votre épouse, durant cent ans vous vous êtes résigné à ses sautes d'humeur, à ses bouderies, à ses admonestations intempestives, à son caractère acariâtre et violent, vous pouvez bien encore continuer à le faire pour les trente ou quarante années qui vous restent à vivre ensemble. Non, je ne vois aucune raison suffisante pour vous accorder la séparation.

Aujourd'hui, quand un sexagénaire court la prétentaine, des tollés s'élèvent autour de lui. On le glose, on le critique, on se livre sur son compte aux commentaires les plus malveillants. Mais l'homme « atomisé » pourra impunément, à l'âge de cent ans, s'adonner à toutes les frasques, son papa dira avec indulgence :

— Laissez-le faire. Il faut bien que jeunesse se passe !

Et à quel moment, demanderez-vous, les jeunes filles auront coiffé sainte Catherine ? Pas avant soixante-quinze ans, à coup sûr. Et dans les actes de décès on pourra lire l'avis suivant, mentionnant la mort d'une octogénaire : « Hier s'est éteinte à la fleur de l'âge, après une pénible maladie, Mlle Une Telle ».

Et ses amis s'exclameront, éplorés :

— La pauvre ! Elle venait tout juste de se fiancer.

Les music-halls verront, de leur côté, défiler des vedettes auprès desquelles Mistinguett paraîtrait une enfant et, pour devenir sociétaire de la Comédie-Française, il faudra avoir cent cinquante ans révolus.

Mais je ne finirais pas, ma cousine, de vous citer des exemples de ce que serait notre existence si les projets des savants américains devaient se réaliser. Où irions-nous, grands dieux ? Et quel serait le sort d'un individu ayant traîné une existence de misère et qui, au moment où ces hommes de science mettront au point leur invention, verra la possibilité de pouvoir allonger sa vie d'encore un siècle ? Il souhaiterait, j'en suis sûr, voir la planète terrestre anéantie par une bombe atomique plutôt que de recourir à l'intervention qui le transformerait en jeune homme ayant à peine ouvert les yeux sur ce monde qu'il connaît, par ailleurs, trop bien.



Ah ! plutôt, ma cousine, que les savants trouvent le moyen de nous faire vivre soixante ans heureux.

Courte et bonne ! Voilà la formule...

Bien sincèrement vôtre

SERGE FORZANNES



LA DÉFENSE DE FLANDIN...

On reprochera toujours à Pierre-Etienne Flandin — dont on instruit actuellement le cas, en vue de son prochain procès — le fameux télégramme qu'il adressa à Hitler, au lendemain de Munich, pour le féliciter d'avoir « sauvé la paix »... Soyons justes, et rappelons un fait que peu de gens connaissent ou que l'on a complètement oublié : c'est que Flandin a adressé la même dépêche aux quatre personnalités qui prirent part à « Munich », c'est-à-dire à Daladier, Chamberlain, Mussolini et Hitler, et non au Führer seul. Mais quand la presse française eut vent de cette dépêche — par l'indiscrétion de l'employé du P.T.T. — elle monta en épingle la seule dépêche de Hitler, prenant bien garde de ne pas faire mention des trois autres destinataires, dans le but précis de « couler » Flandin politiquement.

▶ On l'accusera également d'avoir collaboré avec les Allemands au cours de son rapide passage au cabinet vychissois, au lendemain de l'arrestation de Laval. A cette accusation, Flandin répondra probablement ce que Harold Callender publia dans le *New York Times* en date du 27 février dernier. Le journaliste américain révéla, en effet, que Pierre-Etienne Flandin avait l'intention de faire valoir devant ses juges que, quand il accepta de succéder à Laval aux Affaires Etrangères, le maréchal Pétain l'avait mis au courant d'un accord secret qu'il venait de conclure avec les Britanniques, indiquant son intention de rentrer dans la guerre aux côtés des Alliés. Flandin était entré non dans un gouvernement de trahison, mais dans un gouvernement de résistance...

LE GÉNÉRAL «MA»

Le général Mao-Tsé-Tung — surnommé Ma — qui, à la tête de ses forces communistes chinoises, mène la lutte contre le maréchal Tchang-Kaï-Chek, est un curieux guerrier... A un aviateur français qui fut longtemps au service de Pékin, bien avant la guerre, Ma confiait :

▶ *Le rôle d'un général n'est pas de se battre, mais de ne pas être battu...*

▶ *Si fuir à temps n'est pas une victoire, c'est, du moins, la possibilité d'une victoire future.*

UN MOT DE VOLTAIRE

— Quel genre d'homme est-ce ? et quelles sont ses capacités ? demanda-t-il à un ami.

— Mais... c'est un homme qui a réponse à tous les sujets.

— Est-il donc si ignorant que cela ?...

RUPTURE DE PROMESSE

Jusqu'ici, c'étaient les femmes qui intentaient des procès à ceux qui ne tenaient pas leurs promesses...

Mais aujourd'hui, le contraire vient d'avoir lieu en Amérique.

En effet, la charmante artiste de cinéma Kay Williams vient d'être assignée devant les tribunaux californiens par son ex-mari Martin de Algaza Unzue (un Argentin) qui lui réclame la coquette somme de 30.000 dollars en dommages-intérêts pour n'avoir pas tenu sa promesse de le réépouser...

— Nous nous étions mis d'accord pour nous remarier. Elle me l'a formellement promis... Je devais simplement attendre qu'elle installe sa mère dans une maison à elle... Alors j'ai acheté une maison pour *mama* et un trousseau pour Kay... Puis j'ai pris rendez-vous avec elle pour fixer la date de notre mariage... Le lendemain je lus avec surprise, dans les journaux, qu'elle venait d'épouser Adolph Spreckels Jr. (l'héritier du roi du sucre)... Alors, naturellement, je lui intente un procès... C'est un principe chez moi : je n'aime pas qu'on se paye ma tête !...

DE GAULLE ET CHURCHILL

Winston Churchill, qui passa, la semaine dernière, par Paris en route pour Bruxelles, avait écrit en 1943, dans un mémorandum secret, le réquisitoire le plus sévère contre le général de Gaulle à qui, cependant, il continua de fournir son appui dans la lutte contre l'ennemi commun.

« De Gaulle doit tout ce qu'il possède à l'appui britannique, écrivit l'ex-Premier, et cependant il ne peut être considéré comme un allié entièrement digne de confiance. Il a des tendances fascistes et dictatoriales. Parfois, il pose comme étant la seule barrière en France contre le communisme ; d'autres fois, comme l'ami des communistes. Il s'est fixé comme partie de sa stratégie, pour augmenter son prestige en France, de montrer jusqu'à quel point il peut être violent envers les Britanniques et les Américains... Déjà, dès le début de 1941, il avait commencé à faire le jeu des Français contre les Anglais, et des Anglais contre les Américains.

« Partout où il est passé, il a laissé un « sillage d'anglophobie ». En Syrie, il sema la discorde entre les Britanniques qui contrôlent toute la région du Moyen-Orient et ses propres Français Combattants à qui revient le contrôle politique local. La friction qui en résulta est une des causes du malaise qui y règne actuellement.

« De plus, après que les Français Combattants eurent, avec l'aide britannique, arraché la Syrie au contrôle vychissois, en 1941, de Gaulle promit aux Syriens et aux Libanais une indépendance complète ainsi que la fin du mandat accordé par la Société des Nations sur ces territoires. Mais ce n'est qu'après plusieurs mois qu'une certaine indépendance leur fut accordée. Puis, quand ses administrateurs se trouvèrent en conflit avec les élus du pays, de Gaulle chassa ces derniers sans aucun prétexte. Et il n'a même pas encore abrogé le mandat... »

Ce mémorandum n'empêcha pas Churchill de déclarer aux Parisiens, au cours de sa visite officielle au lendemain de la victoire sur l'Allemagne, que, malgré toutes les frictions qu'il eut avec lui, il était convaincu que le général de Gaulle était le seul digne d'être suivi par tous les Français...

LA TÊTE DE TOJO



La santé de Hideki Tojo, qui avait tenté de se suicider en septembre dernier, est complètement rétablie, nous a-t-on récemment annoncé. Il n'est plus besoin de le faire examiner par des médecins...

Quand on apprit que Tojo s'était tiré une balle de revolver dans la poitrine au lieu de se faire hara-kiri comme tous les Japonais qui se respectent, on s'étonna franchement... Quelle était la raison de cette dérogation à la tradition séculaire des « Fils du Ciel » ?

Tojo nous en a donné l'explication.

— Si j'ai tenté de mettre fin à mes jours avec un revolver au lieu de me faire hara-kiri, c'est que je n'avais pas de kaishaku (aide) auprès de moi pour me couper la tête avec le sabre à deux tranchants après m'être ouvert le ventre avec le poignard rituel...

Et comme un reporter lui faisait remarquer que d'autres personnalités nippones s'étaient suicidées avec un revolver, Tojo expliqua que, dans ce cas, un kaishaku devait également donner le coup de grâce en tirant une balle dans la tête...

— Je me suis tiré une balle dans la poitrine, ajouta Tojo, parce que je ne voulais pas me défigurer !...

LE ROY A L'ACADÉMIE

Edouard Le Roy, qui a récemment occupé le fauteuil de Bergson sous la Coupole, est un... *Einsteinisant* de la première heure. Quelques mois avant la guerre, il fit publier une grande œuvre intitulée *Sur la Relativité*... A propos de ce livre, Einstein raconte cette anecdote qu'il tint de son commentateur et ami :

— M. Le Roy venait de terminer son important volume quand on lui annonça une jeune femme qui lui était recommandée par un ami. Introduite, la dame assura s'intéresser beaucoup aux œuvres du professeur français. Celui-ci, courtois, lui montra les premiers exemplaires qu'il venait de recevoir de son dernier ouvrage. Elle en prit un, le feuilleta, puis, courant aux dernières pages :

— Vous permettez ? J'ai tellement hâte de savoir comment ça finit !...

▶ De son côté, le professeur Le Roy raconte cette autre anecdote — authentique, paraît-il :

Un jour, dans un salon, on parlait d'Einstein et de son œuvre. Alors, s'adressant à Le Roy, une jeune femme lui dit en minaudant :

— Non, je n'ai pas lu ce livre, mais j'irai certainement voir le film qu'on en tirera !

▶ Après la cérémonie de réception à l'Académie française, le professeur Le Roy serra les nombreuses mains qui se tendaient pour le congratuler.

— Je vous félicite, lui dit une dame. Vous voilà donc « immortel » !

— Oui, madame, immortel pour toute ma vie, répondit le professeur en souriant dans sa barbe blanche.

BERNARD SHAW ET LA GUERRE

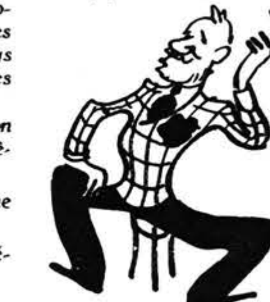
G.B.S. est toujours prêt à donner son avis sur tous les problèmes... On l'écoute rarement, pour ne pas dire jamais... Mais cela ne l'empêche pas de parler à un shilling le mot... Voici ce qu'il pense des problèmes de la guerre et de l'après-guerre :

▶ *Occuper le Japon est ridicule. L'Amérique devrait retirer ses troupes d'occupation et laisser le Japon sous la simple menace de la bombe atomique. Tandis que faire stationner des soldats l'arme à la main dans un pays pareil ne servirait qu'à gaspiller des jeunes vies !*

Puis, exprimant son doute que son avis serait suivi, Shaw prophétisa allègrement :

— ...Et, naturellement, il y aura une autre guerre !

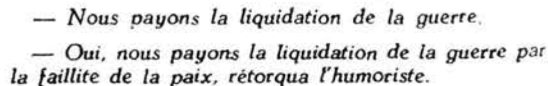
▶ *Comme un homme de bourse lui déclarait :*



— Nous payons la liquidation de la guerre.

— Oui, nous payons la liquidation de la guerre par la faillite de la paix, rétorqua l'humoriste.

▶ *Que doit faire un soldat si, retournant chez lui, du front, il trouve sa femme dans les bras d'un homme ? Rien. Ou presque. Il doit simplement...*



— ...Mettre ses poings dans ses poches, dit Bernard Shaw. Ecarter de son esprit toute image de poignard, poison, revolver et autres instruments démodés et dont l'usage risque d'entraîner des conséquences plus durables que la colère et même qu'un désespoir d'amour. Retenir sa langue entre ses dents pour barrer la route aux mots inutiles. Quitter la pièce discrètement, fermer la porte avec douceur et se rendre d'un pied ferme chez l'avocat.



LE PROPHÈTE DE LA FIN DU MONDE

La fin du monde n'a pas eu lieu le 21 septembre dernier, et personne — nous en sommes certains — ne s'en est plaint, excepté un nommé Charles Long, de Pasadena, en Californie.

Né en Turquie, Long était devenu missionnaire en Syrie, en Egypte et en Palestine, puis s'était installé à Pasadena en 1932 où il avait prêché un culte nouveau qu'il avait baptisé « Débris de l'Eglise de Dieu »... Cette religion ne réunit qu'une cinquantaine d'adeptes, mais le leader ne se décourageait pas... Il continua à prêcher dans un désert...

Un matin de septembre 1938, quelques instants avant l'aube, Charles Long fut réveillé en sursaut et, les yeux grands ouverts, eut une étrange vision : une main lumineuse, sur un spectral tableau noir, griffonnait trois dates, dont la dernière n'était autre que « 1945 » ! Pour un homme de l'intelligence de Long, le sens en était on ne peut plus clair : dans sept ans, le monde serait anéanti.

La mission du chef du culte nouveau se trouvait donc toute tracée : nouveau Jérémie, Dieu l'avait choisi comme son Oracle ; il devait donc sonner le tocsin au monde proche de sa fin. Mais — comme le monde est méchant ! — personne ne voulut prêter la moindre attention à ses jérémiades... Jusqu'en mai dernier, tout au moins.

Un jour, une voix venant de l'au-delà lui annonça que la fin du monde avait été fixée pour le 21 septembre 1945, à 5 h. 33 de l'après-midi. Long s'affaira. Il écrivit un long mémoire de 70.000 mots qu'il adressa à Staline, Churchill, le Pape, Harry Truman et aux gouverneurs des 48 Etats américains... Puis, parlant au micro, il informa ses rares auditeurs que Dieu l'avait chargé de la mission de jeter les pécheurs en enfer dès l'instant même de l'explosion de notre machine ronde...

Il y eut une controverse assez chaude. Long avait... décidé que la fin du monde résulterait d'une « dissolution atomique »... Mais un yogi de Los Angeles, nommé Paramhansa Yogonanda, répliqua que la théorie de Long était loin d'être scientifique, car « l'âge atomique » allait durer cent ans, puis serait suivi de l'âge mental qui ne durerait pas moins de 3.500 ans !

Des journalistes trop curieux demandèrent certaines précisions : l'heure fixée serait-elle celle du Pacifique ou de l'Atlantique ? Long, pensant que Dieu suivrait logiquement l'heure de Jérusalem, assura que l'éclatement détruirait la ville de Pasadena à 7 h. 33 a.m. très précises.

Vint le 21 septembre... Des reporters nombreux se réunirent dans la maison de l'Oracle... Des mets en grandes quantités leur furent servis... Autant valait faire le « grand voyage » avec l'estomac bien rempli... Sept heures sonnèrent... La demie tinta... Une... deux... trois... Rien !...

La fin du monde avait raté son rendez-vous.

Long ouvrit la porte de la chambre dans laquelle il s'était retiré, passa sa tête par l'entre-bâillement, et regardant sévèrement les chevaliers de la presse qui ricanaient, leur cria que le monde était plein de luxure, de corruption et de haine, et qu'il espérait qu'il éclaterait bientôt...

Puis il se replongea dans ses calculs... Le soir, il assura aux reporters que sa prophétie « tenait » toujours, que la « dissolution du monde » était imminente, et qu'elle pourrait avoir lieu à n'importe quel moment au cours des 365 jours qui suivent le 29 septembre...

Attendons !...

L'AGE DU « RAMIE »

Le ramie, qui est une plante connue depuis 30 siècles en Chine et cultivée aux Etats-Unis et en Amérique du Sud depuis cinquante ans seulement, occupera une place de premier plan dans le monde de l'après-guerre.

En effet, par suite des progrès accomplis pendant ces dernières années, la fibre du ramie peut devenir l'un des principaux matériaux de l'industrie textile.

▶ Elle est considérée comme l'une des fibres végétales les plus solides, sa capacité de tension étant de 8 fois supérieure à celle du coton, de 3 fois à celle du chanvre et de 8 fois à celle de la soie.

▶ De plus, au lieu de s'affaiblir par l'humidité, à l'instar de la plupart des fibres, le ramie devient de 30 à 60% plus solide une fois desséché.

▶ Pendant la guerre, le ramie fut l'objet de nombreuses applications et employé particulièrement en Grande-Bretagne pour les équipements contre les incendies.

▶ En temps de paix, on envisage spécialement l'emploi du ramie dans les pneus et les tapisseries.

De nouvelles machines, pour une séparation rapide des fibres du reste de la plante, mises au point aux Etats-Unis, permettront désormais des applications de plus en plus étendues du ramie. Jusqu'à maintenant, le centre de production aux Etats-Unis se trouve en Floride. Mais des projets sont actuellement envisagés pour augmenter l'acréage des terrains plantés de ramie.

MEURTRE ?

Le devoir du médecin est de guérir le patient, et non de mettre fin à ses jours... Mais il est certaines circonstances...

Madame Mayne fut trouvée, l'autre jour, morte dans son lit... Enquête. Le médecin-légiste découvrit sur ses omoplates la trace de cinquante piqûres hypodermiques... Un rapport fut rédigé : la victime a succombé à « une dose trop forte de morphine que son mari lui a administrée intentionnellement à un moment ou son esprit n'était pas complètement équilibré ».

Le Dr Mayne, lui-même, fut trouvé mort dans sa baignoire : il s'était ouvert les veines avec une lame de rasoir. L'enquête démontra qu'il était convaincu que sa femme souffrait d'un mal incurable. Certains médecins témoignèrent que, de toute façon, Madame Mayne n'aurait pas vécu plus d'un an...

Instruction. Débats.

On refusa d'employer le mot « meurtre » à propos de cet... incident.

N. A.



— Tiens ! C'est la première fois que je trouve un trèfle à quatre feuilles !...

(D'après « Saturday Evening Post »)

SOLUTIONS



REPONDEZ VITE !

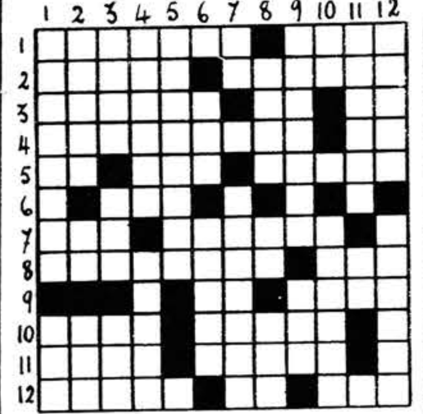
1. *Le petit garçon a six ans ; sa sœur a deux ans.* — 2. *Il va de bouche en bouche.* — 3. *Dix coups de cisailles.* — 4. *Bouc, duc, truc, suc, stuc.* — 5. *Le mercure.* — 6. *Il ne peut pas regarder des deux côtés en même temps.* — 7. *L'été.*

PHOTOS-DEVINETTES

1. — *G. Bernard Shaw* (c). 2. — *Tatou* (b). 3. — *Dolman* (a).

DÉLASSONS-NOUS

MOTS CROISES
par N. G. T.



Horizontalement. — 1. Reste qui constitue une incommensurable part ; Il n'en coûte rien de s'en payer. — 2. Surpasse parfois son supérieur ; Représente à la fois (est-ce une analogie ?) l'idylle et la comédie. — 3. S'amuse énormément ; Deux voyelles ; Absorbé. — 4. Ce genre d'insectes a fait merveille durant cette guerre ; Article arabe. — 5. Pronom ; Fleuve de Suède ; Ce n'est que la moitié de son opposée. — 6. Véhicule. — 7. C'est aussi un art ; Ville de Russie. — 8. Un de ses ornements brisés demeure célèbre ; Frère. — 9. Elles se ressemblent ; Ne répare pas certaine offense. — 10. Ne sera certainement pas condamné pour bavardages futiles ; Ville qui fut chantée par Horace. — 11. Il est généralement couvert ; Anagramme de « rôtie ». — 12. Possessif : Sans ornement ; Mystère.

Verticalement. — 1. Les passionnés sont souvent les plus mal tenus ; Maison. — 2. Elle soutint un fameux siège ; Génisse antique ; Où (latin). — 3. Cadeau posthume ; Il se pousse ; Epoque. — 4. Fit renaître ; Douceur et unité. — 5. Fleurs rares — 6. Voyelles ; Savant. — Conjonction ; Elle se sert. — 8. Héros d'une chanson de geste ; Abréviation ; N'est pas toujours aussi belle qu'on le dit. — 9. Les faire nettes est se priver de tout service ; Tonneau. — 10. Saint (inversé) ; Fut battu par Clovis. — 11. Empereur romain ; Dieu (inversé). — 12. N'est pas accompagnée ; Probe.

REPONDEZ VITE !

1. — Un petit garçon a trois fois l'âge de sa sœur. L'an dernier, il avait cinq fois l'âge de sa sœur. Quels sont leurs âges ?

2. — En quoi un baiser ressemble-t-il à une rumeur ?

3. — Un homme a un cerceau en fil de fer, long de dix mètres. Combien de coups de cisailles doit-il donner pour obtenir dix morceaux de fil de fer de un mètre chacun ?

4. — Citez quatre mots, d'une syllabe, se terminant par *uc*.

5. — Quel est le métal qui demeure liquide à la température ordinaire ?

6. — Pourquoi un chat, quand il entre dans une pièce, regarde-t-il d'abord d'un côté et ensuite de l'autre ?

7. — Quelle est la plus longue des quatre saisons ?

GRAINS DE SAGESSE

Un ami du fameux clown Carlton assure tenir de lui ces quelques notes sur l'amour et les amoureux qu'il publie aujourd'hui :

Un baiser parle toutes les langues.

Adam inventa le mariage, mais c'est Eve qui prit le brevet.

Peu d'hommes peuvent résister à une femme qui ne veut pas d'eux.

Dans la vie, c'est le coq, et non la poule, qui doit pondre les œufs d'or.

Un baiser donné à temps épargne bien des poignées de main.

L'homme qui pense que toutes les femmes se ressemblent est définitivement marié.

Il n'est jamais trop tard pour oublier.

Les seules femmes qui désirent être « hommes » sont celles qui ne savent pas qu'elles sont femmes.

Un baiser discret est encore plus discret qu'il n'en a l'air.

La seule différence entre un caprice et une grande passion, c'est que le caprice dure beaucoup plus longtemps.

Les plus sages ne jettent leur bonnet par-dessus les moulins que quand on leur a mis en poche de quoi en acheter deux autres.

Les femmes qui aiment la demi-lumière n'aiment pas les demi-mesures.

Il n'y a rien qui ressemble au premier amour d'un homme comme le dernier.

En affaires, la force est un but ; en amour, c'est un moyen.

Il n'y a que deux sortes de femmes : c'est une folie d'épouser les unes.... c'est un crime d'épouser les autres...

PHOTOS-DEVINETTES



Cet écrivain octogénaire est :
a) Thomas Mann
b) Upton Sinclair
c) G. Bernard Shaw
d) Sinclair Lewis

Cet animal des tropiques est un :
a) tapir
b) tatou
c) lézard
d) hérisson

Cette robe seyante est un ou une :
a) dolman
b) raglan
c) mante
d) cape

FANTAISIES AUTOMOBILES
par Miguel Zamacoïs

• Dis-moi le prix de ton auto, je te dirai qui tu es.

• Le moteur le plus fort est toujours le meilleur.

• Partir en automobile, c'est mourir un peu.

• Pour un chauffeur automobiliste, il n'y a qu'une sorte d'obstacles qui comptent : ceux dont la rencontre est un danger pour lui-même.

• L'automobilisme :
Qui que tu sois, voici ton maître,
Il l'est, le fut, ou le doit être.

• Qui veut voyager loin ménage son essence.

• A moteur, moteur et demi.

• A quand une décoration des pannes académiques ?

• En automobilisme, ousqu'il y a de la gêne, il n'y a pas de plaisir.

• Partir est bien, revenir est mieux.

• Quand on prône la prudence, il n'est pas un chauffeur qui ne vante la sienne ; quand on admire la hardiesse, il n'en est pas un qui ne se glorifie de sa témérité.

• Le pneu est l'ennemi du bien.

• En automobilisme, jeter de la poudre aux yeux tout est là.

• Qu'importe le paysage, pourvu qu'on ait l'ivresse.

• En automobile, adieu veau, vache, cochon, couvée !

• Au garage le masque tombe, l'homme reste et le héros s'évanouit.

(*LES SOLUTIONS EN PAGE* 15)

— 12. Possessif : Sans ... stère.
7. — Quelle est la plus longue des quatre saisons ?
c) G. Bernard Shaw
d) Sinclair Lewis
c) lézard
d) hérisson
c) mante
d) cape
me reste et le héros s'évanouit.
(*LES SOLUTIONS EN PAGE* 15)
me de « rôtie ».
ornement ; My



